

qu'indépendamment de leur pouvoir anti-contagieux, elles ont la propriété de détruire les mauvaises odeurs, et deviennent par là un moyen de soulagement dont le malade et les assistans se trouvent toujours bien.

II^e. CLASSE.

Des NEUROSES, ou maladies nerveuses.

La seconde classe des maladies comprend les *maladies nerveuses* (*Neuroses*), qui affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement à leur origine, et dont le siège est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la moëlle épinière.

On les distingue en 4 ordres :

I. Les maladies *comateuses* (*comata*), dont le principal caractère est une suspension complète, ou une grande diminution de la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires, accompagnée d'un assoupissement profond, qui ôte en même temps tout sentiment.

II. Les maladies *atoniques* (*adynamiæ*); consistant dans une grande diminution des mouvemens involontaires, qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

III. Les maladies *spasmodiques* (*spasmi*), qui se manifestent par des mouvemens irréguliers dans les organes de ces fonctions.

IV. Les *maladies de l'âme (vesaniæ)*, qui consistent dans une altération quelconque des facultés intellectuelles, sans fièvre et sans assoupissement.

I^{er}. ORDRE.*Des maladies comateuses.*

Le *maladies comateuses* peuvent se distinguer en trois genres : 1. *L'asphyxie* qui est la suspension complète de tout sentiment et mouvement : cette maladie ne diffère en réalité de la mort que parce que le principe de vie, quoiqu'en apparence éteint, subsiste encore et est susceptible d'être ranimé, ce qu'on ne peut connoître que par l'événement. 2. *L'apoplexie*, dans laquelle les mouvemens volontaires seuls sont suspendus par un assoupissement profond et subit, tandis que l'action des organes qui servent à la circulation et à la respiration, est au contraire plus forte que dans l'état de santé ; 3. *L'hydrocéphale*, dans lequel l'assoupissement n'est ni subit, ni complet, et où ce n'est que graduellement et partiellement que le malade perd la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires.

1.^{er} GENRE.*De l'Asphyxie.*

L'*asphyxie* est une suspension complète de la respiration, qui produit toujours une mort apparente. Il y en a cinq espèces principales; 1. l'*asphyxie* par *étranglement*, soit en conséquence de la suspension, soit par les efforts d'un accouchement laborieux; 2. l'*asphyxie* par *submersion*; c'est celle qui a lieu lorsqu'on se noie; 3. l'*asphyxie* par l'effet des *vapeurs méphitiques*, telles que celle du moût de vin, ou celle de la braise mal allumée; 4. l'*asphyxie* par l'effet d'un *froid* excessif, dont il résulte une extrême tendance au sommeil, qui dégénère bientôt en une *asphyxie* promptement mortelle; 5. l'*asphyxie* par l'effet d'un violent *spasme*, produit lui-même par quelque cause morale ou physique, comme cela arrive quelquefois aux femmes hystériques, et comme on doit toujours le soupçonner dans une mort subite, dont on ne connoît pas la cause.

Dans les unes et dans les autres, les principaux moyens de guérison à employer sont, l'insufflation, les frictions, la chaleur extérieure et en général tous les moyens de réveiller l'irritabilité suspendue. Ces moyens doivent être

continué sans interruption pendant quelques heures. Si l'on parvient à rétablir la respiration, le malade est pour l'ordinaire sauvé. Il ne tarde pas à reprendre ses facultés, et il suffit de quelques précautions de régime pour le ramener en peu de temps à son état naturel.

Outre ces moyens généraux et convenables dans toutes les espèces d'asphyxie, chacune exige quelques précautions particulières.

a. L'asphyxie produite par l'étranglement est toujours accompagnée d'un état de pléthore dans le cerveau, en conséquence de la compression des veines jugulaires, compression qui empêche le retour du sang et l'accumule dans la tête. Aussi le visage est-il presque toujours dans ces cas-là d'un rouge livide; les vaisseaux sont gonflés, et la saignée est plus convenable dans cette espèce d'asphyxie que dans toutes les autres. J'ai vu des enfans morts en apparence en venant au monde, qui ont été sauvés par une saignée accidentelle produite par la rupture du cordon.

b. L'asphyxie produite par la *submersion*, étant toujours accompagnée d'un grand froid exige plus particulièrement le secours de la chaleur extérieure, jusqu'à ce que le malade ait repris sa chaleur naturelle. On a beaucoup recommandé dans cette espèce d'asphyxie les

lavemens de fumée de tabac ; et dans un grand nombre de villes , la police a fait placer dans les endroits voisins de ceux où ces accidens arrivent le plus souvent en été , des boîtes qui renferment les ustensiles propres à l'administration de ces lavemens. Mais des expériences modernes ont prouvé qu'ils peuvent avoir un effet narcotique très-dangereux (1). Si des boîtes sont nécessaires, il vaudrait mieux qu'elles renfermassent les ustensiles propres à souffler de l'air pur dans les poumons. Car c'est là , comme dans toutes les asphyxies , le moyen de guérison le plus efficace. Mais comme le succès des secours dépend surtout de leur promptitude , il faut prendre garde que les établissemens de ce genre ne fassent pas perdre un temps précieux , en persuadant au peuple qu'on ne peut donner aucun secours à un noyé jusqu'à-ce que la boîte soit arrivée.

c. L'asphyxie produite par des *vapeurs méphitiques* , exige , outre les moyens généraux , le grand air et les arrosemens d'eau froide.

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XIII, ou le Recueil de ces différens morceaux , que j'ai publié séparément sous le titre d'*Observations sur les morts apparentes , traduites librement de l'Anglais* , in-8. chez Paschoud , libraire à Genève. An 8.

On sait que les malheureux chiens qu'on asphyxie dans la grotte *del cane*, pour satisfaire la curiosité des voyageurs, reprennent à l'instant connoissance, si on les plonge dans le lac voisin.

d. L'asphyxie qui est l'effet du *froid* sembleroit devoir exiger beaucoup de chaleur extérieure. Mais l'expérience a démontré qu'il ne faut faire usage de ce moyen qu'avec circonspection et graduellement, qu'il faut commencer le traitement de cette espèce d'asphyxie par des frictions avec la neige, ou l'eau froide, et que ce n'est que peu-à-peu qu'on doit avoir recours à une chaleur plus forte, tout changement brusque de température pouvant produire la gangrène qui est la suite naturelle de l'application long-temps continuée d'un froid excessif, surtout lorsqu'elle est locale, plutôt qu'universelle.

e. Enfin, l'asphyxie produite par un *spasme*, exige, outre les précautions générales, l'emploi des antispasmodiques, tels que l'æther, l'alkali volatil, l'assa fætida, le musc, etc. soit en lavemens, soit en embrocations sous le nez et aux tempes, soit en potion, dès que le malade se trouve en état d'avaler.

Dans toute mort subite, dont la cause n'est pas bien apparente, il faut prendre les mêmes précautions que pour l'asphyxie, et différer

l'enterrement jusqu'à la putréfaction ou l'ouverture (1).

(1) On a plusieurs exemples de rétablissement complet dans des cas où la vie avoit été suspendue pendant plusieurs heures et sous les circonstances les plus défavorables; on a même des exemples de résurrection, s'il est permis de se servir de ce terme, au moment de l'ensevelissement. J'ai lieu de croire que ces sortes d'événemens ont toujours été bien plus rares à Genève qu'ailleurs, parce que depuis près de trois siècles, on y observe un régleme^{nt} de police fort sage. Aucun mort ne peut y être enterré sans avoir été examiné avec soin, quelques heures après son décès, par un chirurgien-visiteur, chargé de s'assurer de l'extinction complète du principe de vie et des causes qui ont produit la mort. Ce régleme^{nt} n'est qu'imparfaitement observé dans les campagnes; aussi ai-je eu connoissance d'une fille de de vingt à vingt-cinq ans, El. R. qui faillit, il y a trente ans, à être enterrée vivante. Elle demouroit à deux lieues de la ville et étoit depuis long-tems sujette à des attaques nerveuses, dans lesquelles elle perdoit complètement connoissance. Dans une de ces attaques, plus forte que les autres, ses parens appelèrent un chirurgien qui étant à moitié ivre décida qu'elle étoit morte. On le crut; on l'enveloppa d'un linceuil, et on l'exposa sur les planches de son lit. On prit jour et heure pour ses funérailles, auxquelles on invita ses parens et ses amies. Dans le nombre se trouvoit une fille de son âge, qui demouroit à une ou deux lieues de là, et qui accourut aussitôt, pour voir et embrasser son amie, avant qu'on l'ensevelit. Elle défit le linceuil, couvrit le visage et les lèvres de la défunte de baisers,

2.^e GENRE.*L'apoplexie.*

2. *L'apoplexie* est une maladie comateuse, dans laquelle quoique le malade soit plongé dans un assoupissement profond, qui lui ôte absolument tout sentiment, la respiration et le pouls sont plus élevés que dans l'état naturel, en sorte que pour l'ordinaire il ronfle fortement, et que le pouls est plein, dur et souvent fréquent. Des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens précèdent communément la maladie. Tout-à-coup ces symptômes augmentent, le malade se sent incapable de faire les mouvemens qu'il médite, il chancelle, il tombe, il essaie de parler, et ne le peut qu'avec peine, en balbutiant, et en cherchant ce qu'il veut dire. Il s'agite dans des angoisses qui aboutissent au bout d'une heure ou deux à l'assoupissement profond, qui fait le caractère de la maladie. Au 3.^e jour, le ronflement dégénère en agonie, le pouls baisse et le malade meurt. A l'ouverture on trouve du sang, ou une sérosité jaunâtre et limpide, épanchée dans les ven-

et crut s'apercevoir qu'elle respiroit encore. Elle redoubla ses caresses, et fit si bien qu'elle la rappela à la vie. Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* XIII, p. 59.

tricules du cerveau , ou un simple engorgement des vaisseaux de la surface ; mais si le malade sortant peu-à-peu de sa léthargie , reprend insensiblement connoissance , il se trouve pour l'ordinaire complètement impotent et *paralytique* d'un côté du corps. Il est rare que la léthargie cesse sans produire un accident pareil.

La maladie varie soit par son invasion , soit par sa durée , soit par les symptômes concomitans , qui l'ont fait distinguer en apoplexie *sanguine* et *séreuse* , selon que la rougeur ou la pâleur du visage , la plénitude ou la faiblesse du pouls , le plus ou moins de gonflement des vaisseaux sanguins , la respiration plus ou moins élevée , etc. font présumer que l'épanchement est sanguin ou séreux.

Cette distinction qui paroîtroit devoir être d'une grande importance dans la pratique ne m'a pas paru telle. Car dans tous les cas , lorsque l'âge du malade ne permet pas de supposer une diathèse ou disposition inflammatoire , je trouve la saignée plus nuisible qu'utile. Elle abat pour l'ordinaire les forces du malade , et accélère la catastrophe. Les sangsues ont moins d'inconvéniens. Mais encore ne faut-il les employer qu'avec circonspection.

Il seroit plus utile de prendre pour caractère spécifique , la cause occasionnelle ; ce qui donne

roit cinq espèces d'apoplexie, dans chacune desquelles le traitement doit être un peu différent.

a. L'apoplexie pléthorique, dans laquelle on ne distingue aucune autre cause occasionnelle que la plénitude des vaisseaux de la tête. C'est dans cette espèce à laquelle les vieillards sont particulièrement sujets, que l'attaque est communément précédée de quelques-uns des symptômes précurseurs cités ci-dessus, et qu'elle se termine pour l'ordinaire par la paralysie. Le traitement qui m'a le mieux réussi, et qui est d'autant plus convenable qu'il est également admissible dans les autres espèces d'apoplexie, consiste à appliquer d'abord trois vésicatoires, un à la nuque, et deux aux jambes, après quoi, si le malade peut avaler, on lui donne de deux en deux heures une potion laxative, émétique et antispasmodique (N.º 91); ou, si l'organe de la déglutition est déjà affecté, des lavemens avec le tartre stibié, ou le vin antimonié (N. 92). On continue ces remèdes pendant tout le temps de la léthargie, en éloignant, ou rapprochant les doses, suivant le plus ou moins d'effet qu'ils produisent.

b. L'apoplexie traumatique, qui est produite immédiatement par une chute, ou un coup violent sur la tête. Lorsqu'à la suite d'un accident semblable, le malade tombe aussitôt

en léthargie avec des symptômes apoplectiques, il y a toujours lieu de soupçonner ou quelque fracture et dépression subséquente des os du crâne, ou quelque extravasation du sang entre le crâne et les membranes, extravasation qui, comprimant le cerveau, est la cause immédiate de la maladie; ce qui exige un examen attentif pour y remédier aussitôt, s'il y a lieu, par l'opération du trépan. Cette opération consiste à enlever par une scie circulaire une portion de l'os sur lequel a porté le coup, afin de donner issue par cette ouverture aux fluides extravasés, et surtout afin de se procurer par-là un point d'appui, au moyen duquel on puisse relever les os déprimés. Indépendamment de cette précaution, la saignée et l'application répétée des sangsues, sont presque toujours nécessaires dans cette espèce, pour prévenir l'inflammation; et les évacuans ne sont pas moins utiles pour faciliter la circulation du sang et diminuer la pléthore.

c. *L'apoplexie par empoisonnement.* Ici Pipécacuanha, et le tartre stibié sont surtout nécessaires, tant pour évacuer le poison, s'il se trouve encore dans l'estomac, que pour servir d'antidotes et obvier ainsi à ses mauvais effets. J'ai vu ces remèdes réussir admirablement bien, sans produire cependant aucune évacua-

tion, dans un cas de cette espèce, où la malade avoit pris volontairement une dose excessive d'opium, dans l'intention de s'empoisonner. A l'aide de l'ipécacuanha et surtout du tartre stibié donné successivement en grandes doses, je parvins à arrêter entièrement l'effet narcotique du poison; et au bout de 56 heures, une purgation avec l'huile de ricin acheva le rétablissement complet de la malade.

d. *L'apoplexie par métastase.* Il arrive souvent que les personnes sujettes à la goutte, ou au rhumatisme, ainsi que celles qui sont atteintes de quelque affection cutanée, tombent tout d'un coup, par le transport de la maladie primitive sur le cerveau, dans une espèce d'apoplexie qui exige surtout l'emploi des rubéfiants, des vésicatoires multipliés et des cautères, entre lesquels le plus efficace est sans contredit l'établissement d'un séton à la nuque; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse d'ailleurs avoir recours aux évacuans, comme dans l'apoplexie idiopathique, ou pléthorique.

e. Enfin *l'apoplexie spasmodique* qui est primitivement produite par quelque affection nerveuse, exige surtout, outre les moyens généraux, l'emploi des antispasmodiques les plus actifs. J'ai vu le musc opérer dans cette espèce d'apoplexie les cures les plus merveilleuses tant

par la promptitude que par l'intégrité de la guérison (1).

5.^e GENRE.

L'hydrocéphale, ou hydropisie de cerveau.

L'hydrocéphale, ou hydropisie de cerveau. C'est une maladie dont la cause ou l'effet est un épanchement de sérosités dans les ventricules du cerveau. Quoiqu'elle ait probablement toujours existé, elle n'est cependant bien connue que depuis la description qu'en a publiée le Prof. Whytt d'Edimbourg, il y a près

(1) J'en rappellerai ici une très-remarquable que j'ai publiée en détail dans un autre ouvrage (*Voyez la Bibl. Brit. Sc. et arts.* vol. XXXIII. p. 233.). C'étoit un homme hypocondriaque, âgé de près de 50 ans, qui, pour avoir bu de suite une très-grande quantité d'eau, eut une attaque complète d'apoplexie. Au troisième jour de la maladie, l'inutilité des remèdes employés pour sa guérison, et l'aggravation successive du mal faisoient désespérer de la vie du malade, lorsque tout à coup une forte dose de musc le fit passer de l'état d'un mourant à celui d'un homme plein de vie et de santé. Ce changement subit parut bien être l'effet immédiat du remède. Chaque fois que le malade l'avoit pris en doses inférieures, il y avoit eu un commencement d'action; aussitôt que la dose fut suffisante, son effet devint complet et durable.

de 40 ans (1), et il semble qu'elle devienne tous les jours plus commune qu'autrefois, au moins à Genève. Les enfans y sont incomparablement plus sujets que les adultes. Les premiers symptômes par lesquels elle se manifeste, sont des maux de tête accompagnés de vomissemens et d'un dépôt très-blanc, pesant, et plus ou moins abondant dans les urines qui sont d'ailleurs très-limpides, d'un jaune citron, et souvent parsemées de points brillans. Il survient ensuite de l'assoupissement. Le pouls se rallentit; puis il devient plus fréquent. Le malade est affecté de cris, d'angoisses, d'agitation difficiles à bien définir, mais qui, aux yeux d'un Médecin exercé, décèlent la nature de la maladie longtemps avant qu'elle soit clairement caractérisée par l'affection des yeux. Cette affection, qui est ordinairement précédée d'un regard louche, consiste dans une dilatation extraordinaire, ou plutôt dans des oscillations lentes et successives de la prunelle qui se dilate et se contracte alternativement et irrégulièrement à l'approche de la lumière. L'assoupissement dégénère alors peu à peu en une léthargie permanente, mais

(1) Voyez aussi un *Mémoire sur l'hydrocéphale interne*, que j'adressai en 1779 à la Société royale de médecine de Paris, et qui fut inséré dans le volume de ses Mémoires, publié en 1782, p. 194 et suiv.

incomplète. Il survient des convulsions dans les yeux, qui sur la fin deviennent rouges et chassieux, des crampes, des affections paralytiques, des vomissemens vermineux, des selles vertes, etc. et le malade meurt, communément dans l'espace de 12 à 20 jours, souvent beaucoup plus promptement, mais quelquefois beaucoup plus tard.

A l'ouverture, on trouve dans les ventricules du cerveau une grande quantité de sérosité jaunâtre, limpide, non coagulable par la chaleur et les acides, sans aucun engorgement extraordinaire dans les vaisseaux.

Cette maladie est quelquefois idiopathique, et paroît alors tenir à quelque prédisposition de famille. Souvent aussi elle se manifeste pendant la dentition, dont elle est plus communément aujourd'hui qu'autrefois un des principaux accidens. Souvent encore elle survient tout d'un coup dans le cours des fièvres continues les plus bénignes en apparence, ou dans des maladies chroniques qui paroisoient devoir se terminer différemment, ou subséquemment aux maladies éruptives, et particulièrement à la fièvre rouge, lorsque pendant la desquamation le malade a été imprudemment exposé à l'air; enfin elle est fréquemment occasionnée par une grande peur ou par quelque coup violent sur la tête.

Cette dernière cause est la plus ordinaire ; elle précède souvent de loin l'hydrocéphale ; on est du moins toujours à temps de prévenir ses effets par l'application des sangsues aux tempes immédiatement après l'accident, pour peu qu'il soit suivi de symptômes de contre-coup, ou de grande émotion dans le cerveau, (tels qu'un évanouissement, des vertiges, des nausées, de l'assoupissement, des convulsions, ou seulement une grande pâleur), quelque fugitifs que soient ces symptômes. S'ils ont beaucoup d'intensité, il faut de plus appliquer un vésicatoire à la nuque, et donner au malade une ou deux purgations brusques. Il faut employer les mêmes précautions après une grande peur ; et ces précautions sont dans l'un et l'autre cas d'autant plus importantes que si, soit pour les avoir négligées, soit par quelque autre cause imprévue, la maladie se déclare d'une manière bien prononcée, il n'est aucun moyen connu de guérison sur lequel on puisse compter, je ne dis pas avec certitude, mais même avec un certain degré de probabilité. A peine guérit-on deux ou trois malades sur cent, et encore ces guérisons sont-elles pour l'ordinaire imparfaites. Le malade demeure presque toujours ou paralytique, ou sujet à l'épilepsie et aux convulsions, ou il est atteint à quelque distance de l'hydrocéphale d'une maladie lente, prove-

nant de quelque affection du cœur, ou il succombe enfin sous quelque rechute mortelle. Les exemples de guérison complète sans accidens subséquens sont bien rares.

Cependant j'en ai vu quelques-uns, et comme dans ces cas-là la maladie a quelquefois parcouru tous ses périodes avant qu'on pût obtenir aucun symptôme d'amélioration, comme nous réussissons souvent d'ailleurs à guérir des enfans que nous avons bien des raisons de soupçonner atteints d'un hydrocéphale commençant, on ne doit jamais négliger les moyens de guérison qui ont paru dans l'un et l'autre cas avoir le plus de succès.

Ces moyens sont dans le commencement de la maladie, lorsque le visage est rouge, le mal de tête violent, les yeux très-sensibles à la lumière, etc. les sangsues aux tempes, les vésicatoires à la nuque ou sur la tête, le tartre stibié, les purgatifs et le mercure tant à l'intérieur (N.^{os} 93, 94) qu'à l'extérieur en frictions (1). Mais lorsque la maladie fait des progrès, et que l'indication principale est de soutenir les forces et de réprimer les convulsions, on emploie les juleps avec l'æther et la teinture de succin ou

(1) Voyez le Mémoire cité ci-dessus. Voyez aussi *Bibl. Brit., Sc. et Arts*, Vol. XXXVIII, p. 249.

de valériane, le kina, l'alkali volatil ; le vin, le phosphore dissous dans de l'huile d'amandes douces (N.º 95) (1), et en cas de grandes douleurs, l'opium, que j'ai vu dans deux ou trois malades qui paroissent souffrir beaucoup, réussir parfaitement bien, non-seulement comme palliatif, mais encore comme remède curatif.

II.º ORDRE.

Des Adynamies ou des maladies Atoniques.

Le second Ordre des maladies nerveuses comprend celles dont le principal symptôme est une grande diminution dans le ton ou la contraction habituelle des muscles qui servent à l'exercice de nos fonctions, mais sans léthargie. (*Adynamie.*)

J'en compte quatre genres ; 1. la *Paralysie* ; 2. la *Dyspepsie* ; 3. la *Chlorose* ; 4. la *Leucorrhée*.

1.º GENRE.

La Parylisie.

1. La *paralysie* est l'impossibilité, ou au moins une très-grande difficulté de remuer à

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XXXIII, p. 236.

volonté certaines parties du corps, sans aucune douleur ou aucun vice apparent dans ces parties. On en distingue deux espèces : *a. l'hémiplégie* qui affecte tout un côté du corps, de haut en bas ; et *b. la paraplégie*, qui n'affecte que les extrémités inférieures.

a. L'hémiplégie est pour l'ordinaire la suite de l'apoplexie, lorsque celle-ci ne se termine pas par la mort. Elle est produite par les mêmes causes, et communément accompagnée non-seulement d'une grande difficulté dans l'organe de la parole, mais encore de quelque désordre dans les facultés intellectuelles. La mémoire, par exemple, est défectueuse, le malade prend fréquemment un mot pour l'autre, il pleure avec beaucoup de facilité, souvent il s'imagine être composé de deux corps, etc. Dans la plupart des cas, il y a tout à-la-fois paralysie de sentiment et de mouvement ; mais quelquefois aussi la sensibilité du côté paralysé demeure intacte ; et quelquefois encore, mais bien rarement, la paralysie n'affecte que le sentiment, les muscles pouvant encore au gré de la volonté exécuter leurs mouvemens.

Quoique la paralysie soit pour l'ordinaire une suite de l'apoplexie, je l'ai cependant vue se manifester subitement et complètement sur tout un côté du corps sans aucun symptôme

de léthargie, et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles ; mais cela est rare (1).

Dans les deux cas, il faut employer d'abord les vésicatoires et les évacuans, qu'on doit continuer ensuite, mais avec plus de réserve et combinés avec les stimulans et les toniques, tels que l'infusion de raifort sauvage (N.º 96), la moutarde en graine, les fleurs d'arnica, les

(1) Il y a près de trois ans que j'ai vu aussi, ce qui est probablement bien plus rare encore, la paralysie affecter le sentiment d'un côté du corps, et le mouvement de l'autre ; c'est-à-dire que le malade conservoit toute sa sensibilité du côté gauche, quoique tous les mouvemens de ce côté fussent plus difficiles et plus foibles, tandis que du côté droit, dont tous les membres avoient conservé leur force et leur agilité ordinaires, il étoit insensible aux piqûres et aux changemens de température. L'attaque avoit été subite, et sans aucun dérangement dans les facultés intellectuelles ; mais le malade avoit perdu la voix. Il l'a peu à peu recouvrée, quoiqu'avec quelqu'altération. Il a aussi repris la faculté de marcher et d'exécuter toutes sortes de mouvemens du côté gauche ; mais le côté droit est demeuré insensible aux changemens de température à tel point que s'il tient un morceau de glace dans sa main elle lui paroît tiède, et que quand il plonge tout le corps dans de l'eau très-froide, il n'éprouve la sensation du froid que du côté gauche. Il jouit d'ailleurs à tous égards d'une bonne santé.

bouillons de vipère , etc. Enfin lorsqu'il y a lieu de croire que la foiblesse des membres paralysés n'est plus qu'une affection locale , les remèdes extérieurs , tels que les frictions sèches , ou avec l'onguent martiat mêlé de baume de Fioraventi (N.º 97) , l'électricité , les bains et les douches d'eaux thermales et sulfureuses , etc. sont souvent d'un grand secours pour le rétablissement complet du malade.

Souvent aussi , l'hémiplégie est incurable , et lors même que les remèdes réussissent en apparence , le malade est sujet à des rechutes de plus en plus graves, et enfin mortelles. A l'ouverture, on trouve communément quelque épanchement de sang ou de sérosité , quelque tumeur ou abcès , ou quelque autre cause de compression extraordinaire dans le cerveau , du côté opposé au côté affecté.

b. La paraplégie est une paralysie des extrémités inférieures, qui peut être produite par deux causes très-différentes;

1. Par quelque *affection organique* de la moëlle épinière , affection qui peut être subite ou graduelle , spontanée ou accidentelle , évidente et accompagnée d'une courbure visible dans l'épine , ou sans aucune saillie apparente , mais qui est pour l'ordinaire incurable. Dans le cours de la maladie , il arrive quelquefois

que le mal paroît diminuer, quoique sa cause augmente, parce que la courbure de l'épine faisant un angle moins aigu, la compression qui en est l'effet, quoique plus étendue, est moins brusque. Quand l'affection paralytique n'est pas stationnaire, la vessie et l'anus viennent enfin à y participer, et il en résulte que le malade perd ses urines sans s'en apercevoir et que l'évacuation des matières fécales ne se fait qu'en le secouant comme un sac, à moins qu'il n'ait la diarrhée. La maladie dure communément fort long-temps, et quelquefois bien des années. Elle se termine pour l'ordinaire par une maladie comateuse et mortelle. Indépendamment des remèdes convenables dans l'hémiplégie, on a recommandé pour cette espèce de paralysie l'application des mèches ou d'un séton sur l'épine du dos. Je n'ai pas été assez heureux pour en voir de bons effets.

2. Le rhumatisme, la goutte et d'autres principes généraux de maladie peuvent aussi se fixer sur la moëlle épinière, sans y produire aucune affection organique, et donner lieu néanmoins à la paraplégie. Mais celle-ci est beaucoup plus susceptible de guérison. C'est ici surtout que l'application des vésicatoires, des mèches ou des sétons, peut être utile, si la sensibilité du malade permet qu'on

ait recours à des moyens aussi douloureux. Mais le remède qui m'a le mieux réussi en pareil cas, ce sont les bains dans le marc de raisins rouges (1). J'ai une fois imité ces bains avec succès en substituant au marc de raisins du tan en fermentation. Les stimulans et les toniques recommandés ci-dessus, doivent en même temps être employés et combinés avec les remèdes propres à combattre le principe qui a produit la maladie.

Indépendamment de l'hémiplégie et de la paraplégie, on voit assez fréquemment des

(1) On peut, pour cet effet, conserver très-long-tems le marc du raisin après la vendange, en l'accumulant par grands tas bien serrés, qui, quoiqu'exposés à l'air n'entrent point en fermentation, à cause de l'obstacle qu'y apportent la compression et le froid. Lorsqu'on veut s'en servir, on en détache assez pour couvrir tout le fond d'une baignoire d'une couche de 5 à 6 pouces d'épaisseur, sur laquelle le malade s'assied. On le recouvre alors entièrement et jusqu'au dessous des seins, de marc peu serré. On verse ensuite sur le tout un verre d'eau bouillante, qui suffit pour le faire entrer en fermentation, et produire par là très-promptement une chaleur d'environ 32 degrés du thermomètre de Réaumur. Le malade reste une heure ou deux dans sa baignoire, qu'on a soin de couvrir d'un grand drap ou d'une couverture de laine : ce bain se répète tous les jours une ou deux fois.

affections paralytiques, qui d'abord ne se manifestent que par un léger engourdissement de la main ou de quelqu'autre partie du corps, sans aucune affection comateuse, si ce n'est quelquefois un peu de pesanteur dans la tête, et quelques vertiges. Peu à peu le mal augmente, et au bout de quelques mois ou de quelques années devient une paralysie générale.

Il m'a paru que dans ces cas-là (qu'on pourroit considérer comme une troisième espèce, si elle exigeoit quelque remède particulier ou différent de ceux qui conviennent dans les deux autres), le mal, quoique dépendant pour l'ordinaire d'un principe de rhumatisme ou de goutte, n'est pas aussi graduel qu'il le paroît, mais qu'il doit être considéré comme une très-légère attaque, qui se répétant fréquemment, rend à chaque répétition l'engourdissement et la foiblesse plus étendus et plus considérables, jusqu'à-ce qu'enfin elle se termine par une attaque complète d'apoplexie ou foudroyante, ou très-promptement mortelle. Le traitement de cette maladie ne diffère point de celui des autres paralysies. On la guérit quelquefois par les vésicatoires, les évacuans et les frictions. Mais pour l'ordinaire tous les remèdes sont inutiles, et le malade va en déclinant jusqu'à la mort.

2.^d GENRE.*La Dyspepsie.*

La *dyspepsie* est une maladie de l'estomac, qui rend la digestion difficile ou douloureuse; difficile, lorsque la maladie tient plus à l'atonie qu'à l'irritabilité de l'organe; douloureuse, lorsqu'il y a plus d'irritation que d'atonie.

De là, deux espèces principales de dyspepsie, auxquelles on peut en ajouter deux autres dont le caractère spécifique exige un traitement un peu différent.

a. Dyspepsie par atonie. Les symptômes essentiels de celle-ci sont le dégoût, les gonflemens, les vents, les aigreurs, les nausées et les vomissemens après le repas, joints à une constipation habituelle, ou du moins à des selles irrégulières. Les graisses, les acides végétaux, et les alimens crus ou indigestes augmentent ces symptômes, surtout si le malade mène une vie sédentaire. Cette maladie commune dans les villes et parmi les riches, est difficile à guérir et devient souvent habituelle.

Pour la traiter avec succès, il faut surtout faire une grande attention au régime. En gé-

néral les boissons chaudes, telles que le thé (1) et le café, celles qui sont susceptibles de fermentation, telles que les acides végétaux, la bière et les vins blancs légers, les alimens gras, peu dissolubles, ou dont la décomposition produit beaucoup d'acide carbonique, tels que les fruits, les herbages acidules et les légumes à gousse, sont les plus pernicioeux. Mais dans cette maladie plus que dans aucune autre on voit souvent des bizarreries qui font exception aux règles générales les mieux fondées en théorie, et il est toujours plus prudent de s'en tenir à cet égard à l'expérience individuelle du malade, qui doit soigneusement éviter, tant relativement à la quantité qu'à la qualité ou à la combinaison de ses alimens et de ses boissons, ce qu'il a le plus fréquemment éprouvé lui être nuisible, lors même qu'on auroit de la peine à comprendre comment.

En fait de remèdes on peut avoir recours successivement aux stimulans aromatiques, tels que la menthe, la moutarde, la cannelle, le poivre blanc; aux toniques, tels que les martiaux, le kina, le colombo, l'angustura, le bois de Surinam, ou autres amers; aux antizymi-

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XXXVII, p. 198.

ques, ou remèdes propres à prévenir la fermentation des alimens, tels que les acides minéraux, et particulièrement l'acide ou l'élixir vitriolique, aux laxatifs absorbans, stimulans ou toniques, tels que la magnésie, l'aloës, et les différentes préparations de rhubarbe. Enfin il ne faut négliger ni l'exercice, ni les bains froids par immersion, pourvu qu'on les fasse avec une grande régularité, et qu'on y accoutume graduellement le malade.

b. Dyspepsie par irritabilité. Cette espèce très-commune à Genève, et à laquelle j'ai cru voir que le mouvement des bras dispose particulièrement, diffère de la précédente, en ce que le malade n'a pas de dégoût, et que quelle que soit la nature des alimens qu'il prend, il éprouve toujours dans l'estomac, une ou deux heures après le repas, un poids douloureux, un sentiment pénible de crampes qui se terminent pour l'ordinaire par des nausées et des vomissemens.

Après avoir pendant bien des années traité cette maladie avec peu de succès par les stomachiques et les antispasmodiques ordinaires, j'ai eu enfin le bonheur de découvrir en 1786 un remède qui, lorsqu'il n'y a pas de complication, réussit beaucoup mieux qu'aucun autre, sans avoir jamais aucun inconvénient. C'est

l'oxide blanc ou magistère de bismuth, à la dose de 6 à 12 grains quatre fois par jour (1). J'ai vu aussi de bons effets quoique bien moins constamment de l'oxide noir de manganèse, de l'eau oxigénée, des emplâtres gommeux et fétides, des pétales du cresson des prés combinés avec l'alun, etc. (N.º 98).

Ces deux espèces de dyspepsie sont souvent compliquées l'une avec l'autre, ainsi qu'avec d'autres maladies. Par exemple,

c. *L'Hypocondrie* est une espèce de dyspepsie compliquée de mélancolie avec tristesse, pusillanimité, langueur, engourdissement et crainte. Le malade est sans cesse concentré sur

(1) Ce fut dans le Journal de médecine de Paris que je publiai mes premières observations sur ce remède, au nombre de près de quatre-vingts. Ce Mémoire fut réimprimé dans le Journal encyclopédique; mais dès lors mes observations se multiplièrent au point qu'en 1790 M. le Dr. Belcombe, actuellement médecin à Yorck, se trouvant à Genève, et ayant eu par moi communication de mes Journaux cliniques, en recueillit environ six cents. Il les rangea par colonnes, suivant la nature de la maladie, et les effets du remède, et en composa un mémoire, qu'il adressa à la Société royale de Göttingue, dont il étoit membre. C'est de ce Mémoire que le Dr. Murray a tiré les détails qu'il a publiés sur ce sujet dans son *Apparatus medicaminum*. Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. XXVII, p. 240, et XXXIV, p. 52.

sa santé. Il ne pense qu'à lui; il raisonne beaucoup sur la nature, les causes et les effets de sa maladie, s'en fait des idées très-chimériques et se livre quelquefois à sa mélancolie au point d'attenter à sa vie. Il paroît que cette modification de la dyspepsie tient pour l'ordinaire à un engorgement général dans le système de la veine-porte. C'est pourquoi aux remèdes propres à la dyspepsie j'ajoute l'application des sangsues au fondement et les sucs d'herbes. Il y a quelquefois plus de tension que d'atonie et dans ce cas les bains tièdes, l'eau de poulet, et les adoucissans conviennent mieux que les toniques.

Dans tous les cas, la distraction des voyages, et les eaux minérales, telles que celles de Spa ou de Plombières, prises sur les lieux, sont, tant au moral qu'au physique, d'excellens moyens de guérison, si les facultés ou les convenances du malade le permettent.

d. Enfin, j'ai vu quelquefois une espèce de *dyspepsie* produite par la *luxation* du cartilage xiphoïde dont la pointe se recourbe en dedans, et irrite le cardia: on la distingue facilement en ce que la douleur se borne ici à un seul point répondant à l'extrémité du cartilage, qu'il suffit de relever en appuyant sur l'extrémité de l'os, pour faire cesser le mal. J'ai guéri cette maladie

par un bandage ou un emplâtre, tel que celui d'André De la Croix, propre à assujettir le cartilage à sa place.

5.^e GENRE.

La Chlorose.

La Chlorose (Pâles couleurs), est une maladie qui tient à la suspension des règles, ou hémorragies naturelles à l'âge nubile. Elle se manifeste par une pâleur excessive, par des symptômes de dyspepsie et surtout par des appétits extraordinaires et irréguliers, par une grande lassitude dans les jambes, des palpitations, de l'oppression, etc. Ces symptômes durent plus ou moins, jusqu'à ce que l'hémorragie arrive avec assez d'abondance et de régularité. Quelquefois la pâleur est accompagnée de bouffissure et d'anasarque; et l'accident le plus à redouter, lorsque la maladie prend cette tournure, c'est l'épanchement subit dans l'une des cavités de la tête, de la poitrine ou du bas-ventre. Cependant la maladie est rarement mortelle; elle se guérit avec le temps par les toniques, tels que les martiaux, la rhubarbe, les aloëtiques et le bain froid, ou en cas d'irritation par la camomille, le pouliot et la garance, avec quelques aromates.

Les femmes nubiles éprouvent souvent des retards ou des suspensions accompagnées pour l'ordinaire de symptômes de dyspepsie plutôt que de chlorose. On y remédie par les mêmes moyens auxquels on peut avec succès ajouter les bains de pieds stimulans, les sangsues au fondement et les suppositoires. Mais il faut toujours être sur ses gardes contre une grossesse, de peur de procurer l'avortement.

4.^e GENRE.

La Leucorrhée.

La *Leucorrhée* (*Pertes blanches*), est une maladie fréquente dans les villes parmi les femmes qui vivent mollement et font abus de boissons chaudes. C'est une évacuation plus ou moins constante de mucosités blanches par les vaisseaux du vagin ou de la matrice sans douleur et sans engorgement sensible dans cet organe. Il y en a deux espèces.

a. Celle où la perte n'est accompagnée d'aucune dysurie, cuisson, démangeaison, ou d'aucun sentiment d'âcreté dans les parties affectées. Elle tient alors uniquement au relâchement des vaisseaux et ne demande que des toniques et des astringens pour sa guérison. Le régime doit être le même que pour les ménor-

rhagies passives. Les remèdes généraux qui m'ont le mieux réussi sont le kina, l'alun, le suc d'orties et le bain froid. Les remèdes qui agissent plus spécialement sur le vagin, la matrice et les environs, réussissent encore mieux. Tels sont le bain de fauteuil, l'élixir de gayac et la teinture de cantharides en doses graduellement augmentées jusqu'à produire un peu de dysurie.

b. Celle où la dysurie, la chaleur et la démangeaison des parties affectées, et même une rougeur dartreuse dans les environs indiquent l'acreté de la perte. Ici, outre le kina, l'alun, le bain froid et le suc d'orties, j'emploie les yeux d'écrevisse à grandes doses, jusqu'à demi once par jour en quatre fois, et les lavages avec l'eau de Goulard. Mais je ne donne ni la teinture de cantharides, ni même l'élixir de gayac.

Lorsque la perte résiste à tous ces moyens, particulièrement si elle est fétide, teinte de sang ou d'une couleur suspecte, et accompagnées de maux de reins, ou de douleurs dans la région hypogastrique, il y a lieu de craindre qu'elle ne soit entretenue par quelque engorgement squirreux, ou quelque ulcération cancéreuse du col, ou du corps même de la matrice, ce dont il importe de s'assurer, en

faisant examiner la malade par un chirurgien expérimenté.

III.^e ORDRE.

Spasmes.

Le troisième Ordre des maladies *nerveuses* comprend les *maladies spasmodiques*, caractérisées par une grande irrégularité dans les mouvemens des muscles ou des fibres musculaires, sans aucune intervention de la volonté; à proprement parler, toutes les maladies sont en ce sens des maladies spasmodiques; mais on ne donne ce nom qu'aux maladies générales, dans lesquelles il n'y a ni fièvre, ni cachexie, et plus spécialement à celles dont un mouvement brusque, involontaire et violent des muscles fait le caractère principal.

On divise les maladies spasmodiques en trois faisceaux, selon qu'elles intéressent les muscles qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

I.^{er} FAISCEAU.

Des spasmes qui intéressent les fonctions animales.

Les principaux genres renfermés dans ce premier faisceau, sont : 1. les *Convulsions*; 2. les

Danse de St. Guy; 3. l'*Epilepsie*, et 4. le *Tétanos*.

1.^{er} GENRE.*Les Convulsions.*

Les *Convulsions* sont plutôt un symptôme d'autres maladies qu'une maladie distincte. Ce sont des mouvemens brusques, involontaires et souvent très-violens des muscles de la face, de la bouche, du col, ou des extrémités, mouvemens qui se font, pour l'ordinaire, à l'insçu du malade, en conséquence de quelque cause irritante, telle que la dentition, les vers, la peur, le chagrin, ou d'autres passions de nature à faire une impression vive et subite. Les maladies éruptives, et spécialement la petite vérole, occasionnent souvent aussi des convulsions, au moment où l'éruption se manifeste. Une extrême foiblesse, telle que celle qui est produite par une hémorragie excessive et subite, ou par les angoisses de la mort, est encore une cause fréquente de convulsions. D'un autre côté, la suspension ou la diminution subite d'une évacuation habituelle et périodique, telle que celle des règles, ou permanente, telle que la suppuration d'un cautère, ou d'un vieux ulcère, si on le guérit trop brusquement, en donne aussi quelquefois. Il en survient encore

de la même manière dans les maladies chroniques de la peau, telles que la teigne, la gale, les dartres, ou autres maladies de ce genre, lorsqu'on les traite imprudemment par des remèdes répercussifs, sans une préparation convenable, ou lorsque l'éruption disparaît naturellement d'une manière trop subite. Enfin, soit en conséquence d'un mauvais lait, ou de quelque dérangement dans les organes de la digestion, ou de quelque autre cause inconnue, les petits enfans y sont fort sujets dès les premiers jours de leur vie, et longtemps avant que l'on puisse les croire sous l'influence de la dentition, ou des vers. C'est surtout dans ces cas-là que la maladie peut être considérée comme une maladie distincte et idiopathique.

Dans tous les cas, si la cause occasionnelle du mal est apparente, il faut l'éloigner, la détruire, ou en prévenir le retour. Si elle est inconnue, ou qu'il ne soit pas en notre pouvoir de la faire cesser, il faut chercher à diminuer l'irritabilité en général par les antispasmodiques. Ceux qui m'ont le mieux réussi, sont les fleurs de zinc (N.^{os} 18 et 19) et le bain tiède pour les enfans; le musc ou la valériane (N.^{os} 20 et 107), pour les adultes. Mais tous les autres, tels que l'æther, le castor, l'assa foetida,

la racine de pivoine , l'alkali volatil , l'opium , etc. (N.^{os} 16 , 74, 99, 100, 101, 102 et 103), peuvent être employés avec succès. Quelquefois , spécialement dans la petite vérole, il suffit d'exposer le malade à l'air froid pour faire cesser à l'instant les accidens convulsifs les plus formidables.

Quant aux prophylactiques , le kina et les bains froids sont les meilleurs , si l'on a lieu de présumer chez le malade de la foiblesse , ou un excès de mobilité, qui exige des toniques; mais si au contraire, on a des raisons de craindre la pléthore, le régime antiphlogistique et la saignée générale ou locale sont nécessaires. L'application des sangsues derrière les oreilles est souvent , par exemple, un moyen très-efficace de rendre la dentition facile et moins dangereuse. Enfin , si l'irritation est de nature à être rappelée et concentrée à la surface , les vésicatoires , les sétons , les cautères et les différens genres d'exutoires sont les remèdes les plus convenables.

Une espèce de convulsions assez fréquente, c'est la *crampe*, ou contraction permanente de certains muscles, accompagnée de douleurs plus ou moins vives dans le muscle affecté. Elle survient quelquefois de jour , mais plus ordinairement de nuit , et pendant le sommeil;

toutes les parties du corps peuvent en être affectées, mais symptomatiquement; la crampe proprement dite n'attaque guère que le gras de jambe, les orteils, ou les doigts. On la fait cesser en exposant au froid la partie affectée; et surtout en l'appuyant contre quelque corps dur. Et pour en prévenir le retour, on peut avoir recours aux antispasmodiques toniques, tels que le kina, la valériane, les fleurs de zinc, et l'oxide noir de manganèse (N.º 104), qui m'a réussi dans deux ou trois cas graves, dans lesquels d'autres remèdes avoient échoué.

Dans le *Tic douloureux*, espèce de crampe qui se manifeste pour l'ordinaire à la joue, qui ne se guérit guères que par le temps, et n'admet en fait de remèdes, que des palliatifs et des calmans, tels que l'opium et les narcotiques, on a proposé la section du nerf aboutissant aux muscles affectés. Mais outre qu'on risqueroit par-là de les paralyser, on n'est pas toujours assez sûr du nerf qu'il faudroit couper, pour détruire complètement leur sensibilité, et souvent elle est excitée par des nerfs collatéraux, qu'il ne seroit pas facile d'atteindre par cette opération.

2.^d GENRE.*La danse de St. Guy.*

La *Danse de St. Guy*, ou *Chorea*, est une maladie qui n'affecte guères que les jeunes gens dans l'âge de puberté, ou un peu au-dessous, mais qui dure quelquefois fort au-delà de cet âge, et qui leur fait faire des mouvemens fort extraordinaires, brusques, irréguliers et presque ridicules, quand ils veulent saisir quelque chose, marcher ou parler. On diroit qu'ils dansent, gesticulent et font les badadins. Cette maladie affecte souvent un côté du corps plutôt que l'autre. Quelquefois aussi elle est générale, et quand elle acquiert beaucoup d'intensité, les soubresauts qui la caractérisent se rapprochent beaucoup, par leur violence et leur durée, des convulsions proprement dites; mais elle ne procure d'ailleurs jamais aucun assoupissement. Dans un degré très-léger, elle ne se manifeste que par des *tics* et des *grimaces* ou mouvemens à demi-volontaires, fréquemment répétés, sans aucun but, et qui deviennent facilement habituels.

Si la volonté fortement excitée par quelque moyen moral, n'est pas suffisante pour les réprimer (1), ou si la maladie est complète, les

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 31, où après avoir rappelé la belle cure de ce genre que fit

principaux remèdes à employer sont les antispasmodiques toniques, tels que le bain froid par immersion, la valériane et les fleurs de zinc.

Boerhaave dans l'hôpital des enfans trouvés à Harlem, je rapporte le cas suivant, qu'il n'est pas inutile de transcrire ici. Un jeune homme de 12 à 13 ans, demeurant chez une dame sujette à de violens spasmes hystériques, dont il étoit plusieurs fois le témoin, en fut tellement frappé qu'il me demanda un jour, avec un air de terreur, si ce n'étoit pas là ce qu'on appeloit le mal caduc. Deux ou trois jours après, je me trouvois avec lui en grande compagnie. Permettez monsieur, me dit la dame, que je vous consulte pour le jeune B. : depuis quelques jours il est sujet à une maladie singulière; c'est une palpitation extrêmement violente dans la joue droite, qui revient fréquemment dans le jour, dure quelques minutes, et se termine par une grande quantité d'écume qui lui sort par la bouche. Je compris à l'instant que l'imagination du jeune homme avoit été frappée, et qu'un remède moral réussiroit probablement mieux que des drogues. En vérité, Monsieur, lui dis-je devant tout le monde et en élevant la voix, après l'explication que je vous avois donnée l'autre jour, je n'aurois pas cru cela de vous. Comment n'avez-vous pas honte d'avoir une maladie de femme? Ne savez-vous pas que les hommes qui se permettent de semblables simagrées, sont les jouets de leurs camarades, et qu'ils n'osent plus se montrer dans la société? Mais Monsieur, dit le jeune homme en pâlisant, ces palpitations viennent malgré moi. Il ne dépend pas de moi de les arrêter. Comment, Monsieur! repartis-je, préten-

5.^e GENRE.*De l'Epilepsie.*

L'*Epilepsie* est, à proprement parler, une maladie comateuse, revenant par accès, dans chacun desquels le malade tombe dans un assoupissement profond qui lui ôte tout sentiment, et qui est accompagné de mouvemens convulsifs dans toutes les parties du corps, tels que pour l'ordinaire, il se mord la langue jusqu'au sang, et qu'il lui sort de la bouche une grande quantité d'écume. Ces accès viennent quelquefois tout d'un coup, sans être précédés par aucun symptôme. Plus communément, ils s'annoncent un peu d'avance par des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens,

dez-vous donc me faire croire cela, à moi qui vois tous les jours les femmes les plus délicates surmonter ces accidens, quand elles le veulent bien? Sachez qu'il ne faut pour cela qu'un grand effort de volonté; et si vous n'en avez pas le courage, si vous n'en sentez pas la nécessité, voici ce que j'ai de mieux à vous conseiller; à l'instant où vous vous apercevez que vous allez avoir une de ces palpitations, croyez-moi, courez vite à votre chambre, enfermez-vous y, jetez-vous sur votre lit, et prenez garde que personne ne vous voye, car tout le monde se moqueroit de vous. Le jeune homme se le tint pour dit et n'eut plus aucun accès.

et quelquefois par une sensation particulière, comme d'une crampe, ou d'un vent frais qui remonteroit de l'extrémité d'un doigt ou d'un orteil, le long du bras, ou de la jambe, jusqu'à la tête, sensation qu'on a appelée *aura epileptica*. On peut quelquefois dans ces cas-là prévenir l'accès par une ligature faite sur le bras, ou sur la jambe, au moment où l'*aura* commence, et assez serrée pour arrêter la circulation dans le membre affecté, et intercepter la communication des nerfs avec le cerveau (1).

(1) En voici un exemple remarquable, qui montre en même tems, 1.^o que, comme je le dis plus bas, les funestes effets d'un coup sur la tête ne se manifestent souvent que très-long-temps après; 2.^o que l'*aura epileptica* n'est pas toujours une preuve que la cause irritante est éloignée du cerveau, et que même dans les cas où elle dépend uniquement d'une affection organique de la tête, la ligature peut néanmoins avoir un succès plus ou moins durable. — Un ancien militaire, qui s'étoit trouvé en 1755 à la bataille de Rosbach, et qui y avoit reçu sur la tête un coup de sabre, dont il se croyoit bien guéri, me consulta en 1775 pour des crampes qu'il éprouvoit assez fréquemment depuis quelques mois seulement au petit doigt de la main droite. Je lui prescrivis quelques remèdes qui n'eurent aucun succès. Les crampes augmentèrent en fréquence et en intensité. Elles s'étendirent d'abord jusqu'au poignet, puis jusqu'au coude, ensuite jusqu'à l'épaule, et enfin jusqu'à la tête, en remontant toujours depuis le

Souvent encore les accès ne reviennent que la nuit, et lors même qu'ils surviennent aussi le jour, le malade y est plus disposé après le

petit doigt, comme dans l'*aura epileptica*. Effectivement, lorsqu'elles arrivoient à la tête, il tomboit sans connoissance, et entroît en convulsions. Cela me fit espérer que si l'on pouvoit arrêter ces crampes dans leur cours par une forte compression, on prévien-droit peut-être l'accès épileptique. En conséquence de cette idée, je lui fis faire un cordon tel qu'en en tirant l'extrémité qui demeurait suspendue entre le gilet et la chemise, on serroit fortement le bras en deux endroits, savoir entre l'épaule et le coude, et entre le coude et le poignet, au point d'arrêter complètement le poulx de ce côté. L'occasion d'en faire usage ne tarda pas à se présenter, et cette première expérience réussit fort bien. L'accès commença, comme à l'ordinaire, par une crampe au petit doigt, laquelle remonta jusqu'au poignet. Le malade tira alors son cordon, et la crampe cessa sans passer outre. Quelque temps après, un second accès se manifesta de la même manière, et fut aussi arrêté par le cordon; bref, tous les accès subséquens furent pendant deux ou trois ans arrêtés de même. Le malade jouissoit du plaisir de pouvoir aller partout, sans crainte d'une attaque. Dès qu'il sentoit la crampe du petit doigt, il tiroit son cordon, sans que personne s'en aperçut, et les symptômes précurseurs du mal se calmoient à l'instant, sans qu'il en éprouvât jamais aucun inconvénient. Le cordon, son fidèle gardien, ne l'abandonnoit pas même la nuit, et s'il lui arrivoit d'être réveillé par une crampe, il en arrêtoit

sommeil que dans aucun autre moment. Ces accès sont quelquefois si légers qu'ils se bornent à une légère absence d'esprit, communé-

aussitôt les progrès. Malheureusement un jour qu'il étoit à Lyon avec quelques amis, il oublia le régime qui lui avoit été prescrit. Il fit une débauche de pâtés d'anguilles. Il mangea beaucoup et but à proportion. Il eut une forte indigestion, au milieu de laquelle il eut une violente crampe. L'ivresse lui fit oublier son cordon. La crampe augmenta, remonta au coude, puis à l'épaule et enfin à la tête. Il perdit connoissance et eut une forte attaque de convulsions. Dès ce moment, le cordon devint inutile. Il perdit toute son influence sur les accès. Il ne les arrêta plus, ils se succédèrent enfin fréquemment, toujours sous la forme épileptique, et commençant toujours par des crampes au petit doigt de la main droite. En même temps le malade s'affoiblissoit peu à peu de ce côté, prenant une apparence paralytique, traînant un peu la jambe, et ayant de la peine à se servir de sa main. Le 9 mars 1784, il eut même une attaque complète de paralysie de la langue et du bras gauche. Ils'en remit jusqu'à un certain point; mais il étoit encore bien foible, et sa mémoire paroissoit avoir beaucoup souffert, au point d'avoir bien de la peine à trouver ses expressions. Il languit encore un an dans cet état d'infirmité. Enfin le 25 mars 1785, il mourut dans un accès de fièvre carotique. — A l'ouverture, nous trouvâmes d'abord, sur l'os pariétal du côté gauche la trace du coup de sabre que le malade avoit reçu jadis; précisément à l'endroit correspondant de l'intérieur du crâne, nous vîmes sur l'os une pro-

ment accompagnée de quelques légers spasmes dans les yeux, ou dans les muscles du col, symptômes qui ne durent qu'une ou deux minutes. Mais quelquefois le malade est tourmenté par les convulsions les plus violentes. Il pousse des cris aigus, ou plutôt des hurlemens, et se débat avec fureur, jusqu'à ce qu'enfin il survienne un assoupissement léthargique, qui dure plus ou moins long-temps, et qui termine l'accès. Quelquefois il se renouvelle très-fréquemment pendant plusieurs jours de suite, laissant après cela de longs intervalles, parfaitement lucides. Plus ordinairement, l'attaque se borne à un seul accès, qui revient plus ou moins fréquemment, mais avec des intervalles égaux.

L'épilepsie est souvent produite ou par quel-

tubérance inégale, avec une apparence de carie, et immédiatement au-dessous de la dure-mère, dans ce même endroit, une tumeur sanguine, de la grosseur d'une très-grosse pomme, molle, et à peu près de la consistance et de la couleur de la rate, recouverte d'une fine membrane, à demi transparente. Cette tumeur s'étoit fait un lit dans le cerveau, dans la substance duquel elle pénétoit presque jusqu'à la base du crâne, comprimant extrêmement le ventricule latéral gauche, tandis que le droit, qui étoit très-dilaté, contenoit, ainsi que les autres ventricules, une grande quantité de sérosité limpide. Toutes les autres parties du cerveau, et tout le reste du corps étoient sains.

que violence extérieure , dont les suites ne se manifestent quelquefois que long-temps après , ou par les mêmes causes qui produisent les convulsions , ou par un travail forcé de l'esprit , ou simplement par l'âge qui accumulant le sang dans les veines en rend le retour au cœur plus difficile. Aussi voit-on fréquemment des vieillards de 60 ans et au-dessus , devenir épileptiques , quoiqu'ils n'aient eu aucune atteinte de ce mal dans leur enfance. Les enfans y sont cependant plus sujets par une suite de leur excessive irritabilité , qui les rend plus susceptibles de toutes les impressions vives , telles , par exemple , que celle de la peur , qui est une des causes les plus fréquentes de cette maladie.

Quant au pronostic , on distingue communément les épilepsies qui ne proviennent que d'un excès d'irritabilité , de celles qui dépendent de quelque affection organique. Celles-là sont regardées comme susceptibles de guérison , celles-ci comme incurables. Cette distinction , juste en elle-même , ne m'a pas paru fondée sur des caractères faciles à reconnoître. Lorsque la maladie dure trop long-temps , résiste aux remèdes , altère dans les intervalles les facultés intellectuelles , (altération qui va quelquefois jusqu'à une imbécillité complète) lors surtout qu'elle paroît avoir pour cause première

quelque coup violent sur la tête, on regarde généralement cette maladie comme étant de la dernière espèce, on s'attend à voir périr le malade par quelque accès qui, plus violent que les autres, dégénère en une apoplexie mortelle, et à trouver à l'ouverture quelque engorgement dans les vaisseaux du cerveau, quelque épanchement de sang, de pus, ou de sérosité dans ses cavités, quelque tumeur dans sa substance, ou quelque autre affection visible ou palpable, de nature à le comprimer, et à l'irriter mécaniquement. Mais j'ai vu des épileptiques dans lesquels la maladie se manifestoit avec tous ces caractères, et qui cependant se sont parfaitement et solidement guéris. J'en ai vu d'autres qui n'ont pas eu le même bonheur, mais à l'ouverture desquels on n'a trouvé aucun engorgement, aucun épanchement, aucune altération visible des organes (1). J'en ai vu enfin pour

(1) J'en citerai un exemple remarquable. Un enfant de sept ans, très-robuste, né de parens très-sains, élevé à la campagne et très-bien portant, fit une chute de 20 à 25 pieds de hauteur dans une grange. Il tomba sur du foin, et ne se fit pas beaucoup de mal en apparence. Il en fut quitte pour un léger étourdissement, dont il se remit assez promptement. Sept ans se passèrent, pendant lesquels il jouit de la meilleure santé. A l'âge de 14 ans il commença à avoir des absences,

lesquels on n'avoit aucune raison de soupçonner rien de pareil , et qui se sont trouvés cependant avoir une affection organique bien marquée et

qui, malgré tous les remèdes, dégénérèrent peu à peu en de véritables accès d'épilepsie. Ces accès, qui revenoient à peu près toutes les six semaines, allèrent graduellement en augmentant de violence, au point d'être alors continuels pendant huit jours, pendant lesquels le malade étoit alternativement atteint de convulsions terribles, et d'un délire furieux, qui obligeoit ses parens à l'enfermer pendant ce tems-là dans une chambre garnie de tous côtés de matelas, de peur qu'il ne se cassât la tête contre les murailles. Dans les cinq semaines d'intervalle, il étoit assez bien, quant au corps; mais ses facultés intellectuelles s'affoiblissoient toujours davantage, il perdoit de plus en plus la mémoire, et tomboit graduellement dans une imbécillité complète, lorsqu'il mourut enfin dans un accès plus violent que les autres, à l'âge de 25 ans. La longue durée de cette maladie, son augmentation graduelle, malgré tous les remèdes, la violence des accès, qui alloit toujours en croissant, la dégradation successive des facultés intellectuelles, ne me laissoient point douter qu'à l'ouverture on ne trouvât quelqu'affection organique, que je croyois pouvoir attribuer à la chute grave que le malade avoit faite dans son enfance, quelque antérieure qu'elle fut à la maladie; mais nous ne trouvâmes rien, tout le corps étoit dans un état parfaitement sain, et la beauté de l'organisation de ce jeune homme étoit telle qu'il auroit pu servir de modèle pour une description anatomique. Seulement les deux nerfs optiques étoient

considérable. J'estime donc que le médecin n'a aucun moyen sûr de décider la question d'après les symptômes, et que s'il n'a pas le plaisir de pouvoir, en aucun cas, se flatter à coup sûr de guérir son malade, il ne doit jamais non plus en désespérer. Car il est de fait que quoique l'épilepsie résiste souvent à tous les remèdes, on a cependant un très-grand nombre d'exemples de guérison opérées dans des cas, même en apparence très-alarmans, ou spontanément et avec le temps, ou par une fièvre intermittente qui en suspend pour l'ordinaire les accès, et qui, si elle dure long-temps, est peut-être le meilleur de tous les remèdes, ou enfin par les secours de l'art.

Dans tous les cas, après avoir attaqué les causes prédisposantes ou occasionnelles par la saignée, les sangsues, les vésicatoires, les purgations, les vermifuges, etc., il faut avoir recours successivement à différens antispasmodiques, jusqu'à-ce qu'on en trouve un assez efficace pour rendre les accès moins fréquens et moins violens, et alors il faut le continuer ré-

entourés d'une couche pierreuse et calcaire, comme du tuf, d'une ligne d'épaisseur, dans la longueur d'un ponce, ou environ, avant leur entrée dans l'orbite. Cependant le malade avoit la vue très-bonne, et l'on ne s'étoit jamais aperçu d'aucune altération à cet égard.

gulièrement et long-temps de suite jusqu'à la guérison complète du malade. Ceux qui m'ont le mieux réussi sont la valériane, les fleurs de zinc, le cuivre ammoniacal (N.° 105), et la pierre infernale, ou nitrate d'argent (N.° 106), en doses graduellement augmentées. S'il survient une fièvre intermittente, il faut bien se garder de la couper, à moins que les accès n'augmentent graduellement d'intensité, ne se compliquent de quelques symptômes de malignité, ou ne dégèrent enfin en fièvre carotique : le régime doit être dirigé selon les apparences de pléthore ou de faiblesse.

4.° GENRE.

Du Tetanos.

Le *Tetanos* est une maladie formidable qui se manifeste par un serrement de la mâchoire, suivi d'une rigidité permanente dans les muscles du col, du dos et du ventre, avec de fréquentes secousses convulsives des muscles affectés, souvent une grande difficulté à avaler, et de grandes angoisses, au milieu desquelles le malade meurt communément dans l'espace de deux ou trois jours. Quelquefois la maladie se prolonge, et laisse même de bons intervalles, mais elle n'en est pas moins mortelle. Il est très-rare qu'on la guérisse.

On n'a donc encore que quelques indices sur le meilleur traitement à suivre quand elle est déclarée. D'abord le bain tiède, qui paroîtroit bien indiqué, m'a paru, ainsi qu'à d'autres praticiens, décidément nuisible. Les antispasmodiques les plus actifs et les plus poignans, tels que le musc, l'æther, l'alkali volatil, etc. n'ont aucune prise sur la maladie. Les seuls qui m'aient paru avoir quelque succès sont l'opium et le mercure, mais seulement en très-grandes doses (1). Car un des moyens les plus sûrs de reconnoître le caractère du tetanos dans une affection douteuse, c'est l'essai de l'opium, en doses graduellement et rapidement augmentées. On le supporte en doses incomparablement plus grandes dans cette maladie que dans toute autre circonstance. Je crois, sans pouvoir l'affirmer positivement, qu'il en est de même du mercure. Mais soit que le cours de la maladie soit trop rapide, pour que ces remèdes aient le temps d'agir, soit que la difficulté d'a-

(1) J'ai vu en 1774 un exemple mémorable d'une guérison de ce genre, opérée par l'opium et le mercure en grandes doses, dans une jeune fille de 13 à 14 ans. M. le Dr. De La Roche, qui la soignoit avec moi, en a publié l'histoire en détail dans le *Journal de médecine* de M. Roux. J'en ai parlé dans la *Bibl. Britann. Sc. et Arts*, vol. XXXVII. p. 107 et m.

valer empêche de les administrer comme il faut, soit qu'enfin le mal soit supérieur à tous les moyens de guérison, il est rare qu'on en trouve aucun qui réussisse (1).

C'est donc vers les *causes occasionnelles* du *tétanos* que doit être principalement dirigée l'attention du Médecin, pour tâcher de le prévenir. Or, voici celles que j'ai eu occasion d'observer.

1.° Les *Blessures avec contusion*, ou dé-

(1) Cependant il faut distinguer ici le *tétanos général*, qui est presque toujours incurable, du *trismus*, ou simple serrement spasmodique de la mâchoire, lequel en est ordinairement le premier symptôme, mais qui est souvent susceptible de guérison, pourvu que l'on emploie les remèdes à temps, et avant que le mal gagne le reste du corps. Outre l'emploi tant extérieur qu'intérieur de l'opium et du mercure, un autre moyen qui paroît avoir bien réussi dans ces cas là, mais auquel je n'ai pas encore eu occasion d'avoir recours, c'est le bain froid, ou plutôt les aspersions répétées d'eau froide sur tout le corps. Voy. la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXVII, p. 99. — Je ne sais s'il réussiroit dans cette espèce de *trismus*, auquel les enfans qui viennent de naître sont très-sujets dans les climats chauds, et dont j'ai vu quelques exemples même à Genève, quoique bien rares. J'ai guéri un ou deux enfans, qui en étoient légèrement atteints, et cela par de simples antispasmodiques; mais pour l'ordinaire il est très-promptement mortel, vu l'impossibilité où est le malade d'ouvrir la bouche et d'avaler.

chirement de quelque nerf, aponévrose ou tendon; les fractures compliquées, et les blessures avec une arme à feu sont sous ce rapport plus dangereuses que celles qui sont faites à l'arme blanche, ou avec un instrument tranchant. Le tetanos se manifeste ordinairement dans ces cas-là au 10.^e ou 11.^e jour, quelquefois sans aucun symptôme antérieur, qui ait pu le faire prévoir, mais souvent aussi après avoir été précédé pendant quelques jours de soubresauts dans le membre blessé. Dans le pansement de ces plaies, on doit donc avoir grand soin de couper les nerfs et les tendons offensés, de bien débrider la plaie, de fendre les aponévroses trop tendues, et de ne laisser aucun foyer d'irritation. A la première apparence de soubresauts, ou de serrement dans la mâchoire, il faut donner l'opium et le mercure en grandes doses, panser la plaie avec une forte décoction d'opium, et l'examiner fréquemment et avec soin pour enlever les esquilles et autres causes d'irritation qui pourroient avoir échappé au premier pansement. Si malgré cette attention, le tetanos se manifeste, l'amputation, quoique rarement utile, réussit cependant quelquefois (1), et comme dans un cas aussi désespéré

(1) J'en ai cité un exemple dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*. Vol. XXXVII, p. 113.

c'est, pour ainsi dire, l'unique ressource, il ne faut pas hésiter d'y avoir recours.

2.^o Les *piqûres* pénétrant dans une aponevrose ou dans un tendon produisent souvent des contractions et des soubresauts qui menacent de tetanos. Les fumigations d'huile sont en pareil cas le meilleur remède. Je les ai vues opérer merveilleusement bien, et résoudre sur-le-champ le spasme.

3.^o La compression ou le tiraillement de quelque nerf compris dans une *ligature*, soit après l'amputation d'un membre, soit après l'opération pour une hernie épiploïque. Il faut donc autant que possible éviter les ligatures en masse.

4.^o L'irritation d'un nerf dans son cours par le *passage du pus*. J'ai vu des coliques inflammatoires qui s'étoient terminées par la suppuration, et dans lesquelles l'irritation du nerf sciatique par le passage du pus dans l'intestin rectum où il s'étoit fait jour, a produit pendant long-temps dans les jambes des crampes effroyables, au point même de disloquer les os. J'ai vu encore un homme qui pour avoir négligé une fluxion provenant d'un engorgement inflammatoire dans une des glandes parotides, et s'être imprudemment exposé à l'air froid, périt de tetanos et d'empyeme; à l'ouverture on trouva dans la poitrine une grande

quantité de pus qui y avoit filtré du foyer principal, le long de la trachée artère.

5.^o Quoiqu'en puissent dire les dentistes, et quelque inconnue que soit encore la cause de ces accidens, j'ai vu le tetanos survenir à la suite de l'insertion des *dents à pivots*, même lorsque cette opération n'avoit été ni accompagnée ni suivie d'aucune douleur. J'ai lieu de croire qu'on éviteroit ce malheur en se garantissant soigneusement du froid, et en fixant la dent de manière à pouvoir l'ôter tous les jours pendant la nuit. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aux premières apparences de la maladie, il faut à l'instant même ôter les dents suspectes.

6.^o Enfin, j'ai vu, comme d'autres praticiens, le tetanos produit sans aucune blessure ou irritation apparente, pour s'être livré au sommeil dans le gros de l'été sur *l'herbe fraîche*; et cette espèce ne m'a pas paru moins dangereuse que les autres.

De l'Hystérie et de l'Hydrophobie.

Quoique l'hystérie et l'hydrophobie affectent pour l'ordinaire les organes de nos fonctions naturelles, puisque dans l'une et dans l'autre l'œsophage paroît être le principal siège des spasmes qui les caractérisent, il convient cependant de les placer à côté des maladies spasmo-

diques qui intéressent particulièrement les fonctions animales , parce qu'elles ont plus d'affinité avec ces maladies, soit par la généralité de leurs symptômes , soit par leur influence directe sur les organes immédiats du sentiment et du mouvement , qu'avec celles qui troublent spécialement les fonctions vitales et naturelles.

5.^e GENRE.

De l'Hystérie.

L'*Hystérie* est une maladie rare chez les hommes , mais très-commune parmi les femmes , surtout parmi celles qui ont été accoutumées dès leur enfance à mener une vie molle , et à croire qu'il n'y a rien de plus intéressant qu'une grande sensibilité. C'est de toutes les maladies la plus irrégulière et la plus variée. Elle prend toutes sortes de masques , présente souvent les symptômes les plus bizarres et les plus extraordinaires , se complique avec toutes sortes de maux , et se fortifie tellement par l'habitude qu'elle produit enfin une disposition permanente à des spasmes que les moindres causes provoquent , et qui modifie toutes les maladies accidentelles.

Voici sa marche régulière. La malade éprouve d'abord un sentiment pénible de crampe et de mal aise à l'estomac , comme si une boule se

remuoit dans son ventre. Tout-à-coup elle sent cette boule remonter à son col, s'y fixer, et lui ôter la faculté de parler, d'avaler et même de respirer. C'est ce qu'on appelle *le globe hystérique*. Bientôt la boule semble se partager en deux, et montant de chaque côté de l'occiput elle va se fixer sur le sommet de la tête comme un *clou* très-douloureux. Alors la malade paroît s'assoupir. On diroit qu'elle a perdu toute connoissance. Cependant pour l'ordinaire elle voit, elle entend, elle jouit de tous ses sens; mais elle est immobile, si ce n'est que par momens elle a des soubresauts et des contorsions qui dégénèrent quelquefois en d'épouvantables convulsions.

La longueur de l'attaque est fort inégale. Tantôt elle ne dure que quelques minutes, tantôt plusieurs heures. Enfin la malade éprouve un besoin pressant de pleurer ou d'uriner. Elle verse un torrent de larmes avec des sanglots et des gémissemens, interrompus quelquefois par des éclats de rire immodérés sans aucune cause; ou bien elle remplit un pot de chambre d'urines crues et limpides comme de l'eau; ou bien encore, mais plus rarement, une selle copieuse et en diarrhée en tient lieu. Après l'évacuation l'attaque finit tout d'un coup; mais la moindre

cause, un son imprévu, un mot, un regard, suffisent pour la renouveler.

Quelquefois l'attaque se borne au spasme de l'œsophage ou du gosier, avec plus ou moins d'angoisses. Souvent ce sont de simples secousses convulsives, locales, dans la mâchoire, la paupière, l'une des extrémités, ou générales par tout le corps; ou bien ce n'est qu'une crampe violente dans un point déterminé de la tête, ou des éblouissemens et des vertiges, que j'ai vu portés au point de faire pirouetter la malade sur elle-même long-temps de suite, ou un assoupissement plus ou moins complet, pendant lequel tantôt les membres retiennent la situation qu'on leur donne (c'est ce qu'on appelle *catalepsie*), tantôt la malade conserve sur ses actions un empire qui retrace tous les prodiges du *somnambulisme*, tantôt enfin le mouvement du cœur s'affoiblit au point de produire une vraie *asphyxie*.

Les facultés de l'ame participent à ce désordre. La malade est dans une sorte de délire qui tantôt la fait parler avec incomparablement plus de volubilité, de précision et de saillies qu'à l'ordinaire, tantôt lui ôte la mémoire et la jette dans une apparence d'imbécillité, mais presque toujours la fait passer rapidement de la gaîté la plus exaltée à la plus profonde tris-

tesse, et réciproquement. Elle est alternativement remplie de courage et de force ou de pusillanimité et de crainte. Elle chante, elle pleure, elle rit, presque dans le même instant.

Souvent aussi l'hystérie se cache sous la forme d'une autre maladie en apparence très-différente. Je l'ai vue se manifester avec les caractères d'une fièvre tierce, continue ou inflammatoire, produire des hémorragies évidemment influencées par les passions, ressembler à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la danse de St. Guy, au tétanos, à l'asthme, à la coqueluche, à la folie, produire la jaunisse, et même des tumeurs squirrheuses. En un mot, il n'est presque point de maladie, dont celle-ci ne prenne quelquefois le masque, et ce n'est que par l'événement et la disposition habituelle de la malade qu'on peut l'en distinguer.

Quant aux causes qui la produisent, il est difficile de distinguer ici les causes prédisposantes des causes occasionnelles proprement dites. Les premières, qui ne font qu'augmenter la mobilité, agissent souvent avec tant de force que les stimulans naturels les plus ordinaires et les moins aperçus suffisent pour la mettre en jeu. L'action des secondes, qui produisent directement le spasme, donne lieu, quand elle est fréquemment répétée, à une prédisposition

réelle et indépendante de tout autre agent , par l'effet seul de l'habitude. En général , les affections hystériques sont presque toujours le résultat immédiat ou éloigné de l'une ou l'autre de ces quatre causes :

1. *Les émotions de l'ame* subites et imprévues. Souvent on s'y trompe , parce qu'on n'aperçoit aucune proportion entre la cause et l'effet. C'est qu'il ne faut calculer l'intensité de ces émotions que d'après le genre de sensibilité de l'individu qui les éprouve. Or cette sensibilité étant pour l'ordinaire passive plutôt qu'active , fait naître le désir d'intéresser et d'attirer sur soi l'attention des autres , bien plus qu'elle n'inspire une tendre compassion pour les malheureux , jointe à un besoin pressant de les secourir , sans aucun retour sur soi-même : d'où il suit que la susceptibilité de l'égoïsme concentré , les ressentimens de l'amour jaloux ou mal partagé , ceux de la vanité offensée , de la coquetterie humiliée , et plus fréquemment encore un saisissement de peur ou de crainte personnelle ont communément bien plus d'influence à cet égard que les élans généreux de la philanthropie et de la pitié , qui pourtant produisent aussi quelquefois de semblables effets.

2. *L'imitation.* On a souvent remarqué dans les hôpitaux et dans les nombreuses assem-

blées de femmes, que si l'une d'entr'elles prend inopinément des maux de nerfs, quelques-unes des autres, et quelquefois toutes sont saisies successivement des mêmes accidens, de la même manière que dans une grande compagnie il suffit souvent que quelqu'un baille pour faire bailler tout le monde. C'est par une suite de ce penchant à l'imitation que l'épilepsie et les autres maladies nerveuses ont souvent été regardées comme contagieuses. Un grand effort de volonté suffit pour l'ordinaire pour réprimer ce penchant; mais cet effort n'est pas toujours facile à obtenir, et passé le premier moment on n'est plus à temps d'arrêter les mouvemens qu'il auroit pu prévenir (1).

3. Tout ce qui fatigue, épuise ou *relâche* subitement, comme une course forcée, une attention trop soutenue à quelque objet capable d'émouvoir les passions, de grandes évacuations, un manque subit de tension, un relâchement habituel de la matrice, etc.

4. Enfin, toutes les causes d'*irritation*, soit à l'intérieur, telle que la pléthore, les vers, les alimens indigestes, etc. soit à l'extérieur, telles que les sensations brusques et vives, ou seulement les impressions qui les rappellent.

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXI, p. 71.

Traitement. Les moyens moraux de guérison ont souvent ici plus d'efficacité que les drogues. Dans les grandes calamités publiques, ces maladies sont beaucoup plus rares que dans les temps prospères et tranquilles. Les malheurs particuliers ont souvent le même effet (1). Tout

(1) Est-ce à la révolution, aux malheurs publics et particuliers qu'elle a produits, à l'extrême agitation dans laquelle se trouvoit depuis quelques années notre république avant sa réunion, ou à quelque autre cause inconnue qu'on peut attribuer la grande diminution de fréquence des affections hystériques parmi nous depuis 20 ans? Je l'ignore; mais le fait est certain, et les 20 dernières années de ma pratique ne ressemblent absolument point à cet égard aux 20 premières. Autrefois j'étois presque tous les jours appelé à donner mes soins à quelque femme atteinte de grands accès d'hystérie, tels que je viens de les décrire; aujourd'hui rien n'est plus rare, et ceux de mes collègues, qui ont pu voir les deux périodes dont je parle, ont fait la même observation. Cependant je n'aperçois dans nos mœurs et dans notre manière de vivre aucun changement essentiel, auquel on puisse attribuer cette rareté actuelle des maladies nerveuses, si ce n'est peut-être que l'éducation morale des jeunes filles s'est perfectionnée; on attache bien moins de prix qu'autrefois à une excessive sensibilité; les intrigues amoureuses sont devenues bien moins fréquentes; on n'entend presque plus parler d'inclinations malheureuses, ni de mariages désunis dans les premières classes de la société; ce n'est guère que dans les classes inférieures que ces sortes

ce qui donne de l'activité à l'ame , et la dirige vers un but utile et suivi, tend à diminuer cette excessive mobilité qui n'est jamais qu'une source de malheur tant pour la femme qui l'éprouve que pour ceux qui l'entourent. C'est peut-être sous ce point de vue, plus que sous celui de l'amour satisfait, que le mariage est souvent un excellent remède.

Les médecins n'ont guères à leur disposition que les *moyens physiques*. La *saignée* et les *sangsuës* sont quelquefois nécessaires; mais il ne faut y avoir recours qu'avec réserve pour ne pas trop affoiblir la malade , et uniquement en cas de pléthore évidente. J'en dis autant des *vomitifs*, des *purgatifs*, des *vermifuges*, et autres moyens de remédier aux causes prédis-

d'événemens sont encore assez fréquens; aussi voit-on encore là, et parmi les paysans, dont l'éducation est bien moins soignée, quelques affections hystériques assez graves. Elles ont presque entièrement disparu parmi les gens bien élevés. — Quoi qu'il en soit, je le répète, d'autres maladies, telles que les inflammations, le rachitisme, les scrophules, sont aussi devenues beaucoup moins fréquentes, tandis que le croup, l'hydrocéphale, les fièvres malignes, se sont certainement bien multipliées parmi nous. J'ignore à quoi tiennent ces différences, et je ne saurois trop inviter les médecins qui me succéderont à en étudier avec soin la marche et les causes.

posantes et occasionnelles bien démontrées. L'effet heureux des *vésicatoires* est souvent plus moral que physique. Indépendamment de ces moyens qui ne peuvent être considérés que comme des auxiliaires, les remèdes propres à l'hystérie sont les *antispasmodiques* et les *toniques*. Dans le temps des attaques, il faut donner la préférence aux antispasmodiques les plus poignans, et dont l'effet est le plus prompt, tels que l'eau de fleurs d'orange, les liqueurs æthérées, l'alkali volatil, le musc, l'assa-fœtida, la teinture de valériane ou de castor (N^{os}. 107 et 108). L'odeur du papier brûlé, ou d'une chandelle qui s'éteint, ou de quelque autre substance fétide suffit quelquefois pour mettre fin à l'attaque; mais si la malade souffre beaucoup, ou que les convulsions soient opiniâtres, il faut avoir recours à l'opium. Dans les intervalles, l'indication essentielle est de diminuer la mobilité par les toniques proprement dits, tels que le kina, le bain froid, les amers (N^o. 109), l'exercice, et par ceux des antispasmodiques qui jouissent jusqu'à un certain point de la même propriété, tels que les différens oxides métalliques, la valériane, l'eau oxigénée, etc. ou ceux dont l'effet est plus permanent, tels que le camphre, et les gommés fétides, le galbanum, la myrrhe, le sagapenum,

Passa-foetida (N.° 110), etc. — Le *bain tiède* n'est utile que dans l'accès même, ou dans les intervalles, lorsque les accès sont assez rapprochés l'un de l'autre pour que le premier ne puisse pas être terminé avant que le second survienne, ou bien encore lorsque le mal tient évidemment à quelque cause irritante de nature à produire plutôt une tension permanente que l'atonie, qui est toujours le résultat subséquent d'une irritation momentanée.

Mais lorsque le mal tient à des causes morales, tous les remèdes échouent complètement, à moins qu'ils ne soient secondés par un changement essentiel dans la manière de vivre, de penser, et de sentir.

6.^e GENRE.

De l'Hydrophobie.

L'*hydrophobie* est une maladie contagieuse (1), provenant de la morsure d'un animal en-

(1) Elle ne l'est qu'à la manière de la vaccine, c'est-à-dire, qu'elle ne se transmet jamais que par une espèce d'inoculation, par la morsure d'un animal enragé. Je doute qu'il y ait aucun exemple bien attesté de sa transmission par d'autres moyens. Sauvages parle de sa communication par un simple contact et sans morsure; mais cela me paroît fort douteux, car j'ai vu les parens

enragé, et qui a pour caractère principal la crainte de l'eau ou plutôt de toute espèce de boisson. Au moment où la maladie se déclare, c'est-à-dire, environ quarante jours après la morsure, et quelquefois plus tard, le malade sent la douleur et l'inflammation de ses plaies se ranimer. Il éprouve des frissons, des maux de cœur, un mal aise inexprimable dans l'estomac et dans le gosier. Si on lui offre à boire, il tressaille et déclare que cela lui est impossible; si on insiste, et qu'il prenne le verre, il ne le tient qu'en tremblant et ne le porte à sa bouche que par des mouvemens à demi-convulsifs, qui augmentent à l'instant où la boisson touche ses lèvres, particulièrement si elle est transparente, ou contenue dans un vase transparent. Toutes ses sensations deviennent

d'un enfant qui en mourut, l'embrasser au fort de la maladie, et lorsqu'il avoit la bouche remplie d'écume, le couvrir de baisers, porter leurs lèvres au même vase que lui, pour l'engager à boire, s'exposer en un mot de toutes les manières au danger, s'il y en avoit eu, et cela impunément. Cependant ce n'est-là, j'en conviens, qu'une preuve négative, et sans abandonner les malades à leur mauvais sort, il est toujours plus prudent de ne négliger aucune des précautions compatibles avec l'humanité, que pourroit suggérer l'opinion contraire.

plus vives. Le bruit, les odeurs, les mouvemens de l'air qui l'entoure, lui sont insupportables. Bientôt le pouls devient fréquent. Le malade commence à avoir constamment un besoin de cracher et de rendre, sa bouche se remplit d'écume. Les angoisses augmentent par accès. Il survient des convulsions générales, quelquefois du délire, et enfin au troisième jour le malade meurt; sans que sa mort soit, à ce qu'il m'a paru, précédée ni de grandes souffrances ni de circonstances bien extraordinaires dans son délire. Si jamais, comme on l'a dit, les hydrophobes ont le désir de mordre, s'ils aboient comme des chiens, j'ai lieu de croire que ce n'est que par l'effet de leur imagination et parce qu'ils ont entendu dire que cela arrivoit ainsi.

On n'a découvert jusqu'à présent *aucun remède* pour cette maladie. Elle est toujours mortelle; ou si l'on a quelques exemples de guérison dans des cas bien prononcés, ils sont si rares qu'on doit les compter pour rien. On peut et l'on doit tenter les antispasmodiques, l'opium, le mercure et la teinture de cantharides (N.° 111), dont on assure avoir vu de bons effets. Mais tous ces remèdes sont infiniment précaires, et le seul moyen sûr et légitime de sauver la vie d'une personne mordue par un

animal décidément enragé, c'est de brûler profondément et avec un fer bien rouge chacune des morsures. Sans doute il vaut mieux faire cette opération aussitôt après l'accident. Mais je suis bien convaincu que c'est une erreur de croire qu'on ne soit plus à temps au bout de quelques jours; et puisqu'on peut toujours arrêter le cours de la vaccine ou de la petite vérole inoculée, pourvu qu'on ait recours à la cautérisation des plaies avant la fièvre éruptive, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas par le même moyen prévenir en tout temps celui de la rage, en détruisant le virus avant son développement.

On a proposé trois autres prophylactiques, l'excision de la partie mordue, le lavage à grande eau tombant de haut, et le mercure. Plusieurs praticiens dignes de foi assurent en avoir obtenu de grands succès. Je le crois sur leur parole; mais je pourrais citer des exemples de personnes mordues qui ont employé ces trois moyens et qui n'ont pas été préservées par là de la maladie; tandis que je n'en connois aucun, où la brûlure, quand elle a été bien faite et sur toutes les morsures, n'ait pas complètement réussi (1). Cette considération

(1) L'enfant dont je viens de parler avoit été mordu à la lèvre supérieure par un chien très-suspect. On

décide péremptoirement le conseil que doit donner tout médecin consulté pour une personne mordue par un animal suspect. Il faut absolument faire bien rougir au feu un fer assez large pour couvrir toute la morsure, et l'appliquer dessus comme si l'on cachetoit une lettre, jusqu'à ce que la peau soit détruite et s'exhale en fumée. Si la dent de l'animal a pénétré dans les chairs, il faut dilater la plaie, et porter le fer rouge jusqu'au fond. On panse ensuite cette brûlure, qui est beaucoup moins douloureuse qu'on ne se l'imagine, avec un onguent simple, tel que celui de diapalme ou de Goulard.

II.° FAISCEAU.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions vitales.

Les maladies spasmodiques qui affectent les

l'avoit fait brûler aussitôt après la morsure; mais le chirurgien ne brûla que la plaie extérieure. Il ne pensa pas que l'enfant ne pouvoit pas avoir été mordu dans cet endroit, sans avoir aussi une plaie intérieure qu'on négligea. Au 40.^e jour elle s'enflamma, quoique l'enfant eût subi dans l'intervalle un traitement mercuriel complet; l'hydrophobie se manifesta très-promptement, et le malade mourut au troisième jour. Si l'on avoit eu soin de brûler les deux plaies, on l'auroit probablement sauvé.

organes de nos fonctions vitales sont : 1. les *palpitations* (à l'occasion desquelles je traiterai aussi de la *syncope*, et de tous les accidens que peut produire l'irrégularité de l'action du cœur) 2. *l'asthme*, et 3. la *coqueluche*.

1.^{er} GENRE.

Des Palpitations et autres maladies du cœur.

Les *palpitations* sont, à proprement parler, la sensation pénible que nous fait éprouver, au-dessous du sein gauche, le battement du cœur, lorsqu'il est trop fort, ou au creux de l'estomac, celui de l'aorte ou de l'artère cœliaque, lorsque l'impulsion du sang y est gênée par quelque cause que ce soit. Lorsque sans être plus fortes qu'à l'ordinaire, les contractions du cœur sont inégales, il en résulte une sensation pénible non de battement, mais d'angoisse, et comme d'un commencement de défaillance. Si elle est légère, et que le malade y soit accoutumé depuis long-temps, il ne s'en aperçoit plus. Si elle est subite ou assez considérable pour suspendre pendant quelques minutes l'action du cœur, la défaillance devient complète. C'est ce qu'on appelle *syncope*, maladie qui peut dégénérer en une asphyxie mortelle. Quand elle se borne à un évanouisse-

ment, le malade conserve un reste de chaleur, de respiration et de pouls. Mais il a une sueur froide, le visage pâle, les lèvres blanches; à la fin de l'évanouissement, il se réveille comme d'un profond sommeil, ne se rappelle rien, et reprend peu à peu ses couleurs, sa chaleur et ses sensations ordinaires. Si le mal a été produit par des causes fugitives et extérieures, communément il n'a pas de suite; mais si c'est par des causes permanentes et intérieures, il en résulte une maladie grave qui se manifeste par de fréquentes rechutes et qui devient enfin habituelle.

Entre la syncope et de simples palpitations accidentelles, il y a bien des affections intermédiaires. Quelquefois le pouls est habituellement irrégulier et intermittent, sans que le malade en soit incommodé; cela arrive surtout aux vieillards. D'autres fois, cette irrégularité est accompagnée d'angoisses, de palpitations, d'oppression, au moindre mouvement. Quelquefois elle ne se manifeste que par une extrême fréquence dans les pulsations, qui n'étant plus susceptibles d'être comptées, ressemblent plutôt à un tremblement continu de l'artère; et quand cet état est très-violent, le malade reste étendu dans son lit, sans oser bouger, de peur de mourir. Quand l'irrégularité dure long-temps,

il survient des symptômes d'anasarque et d'hydropisie. Quelquefois enfin, cette irrégularité des contractions du cœur ne donne ni palpitations, ni angoisses, mais affecte la respiration, et produit une maladie particulière, à laquelle on a donné le nom d'*angina pectoris*. Le symptôme caractéristique de cette maladie est une sensation de resserrement ou de constriction dans la région du diaphragme, qui survient tout d'un coup et est accompagnée d'une douleur vive dans le milieu du bras gauche. Le malade l'éprouve surtout en marchant vite, ou en montant. Elle l'arrête subitement dans sa marche. Il est comme suffoqué et obligé de se reposer pour reprendre haleine. Mais cet état passe vite, et dans les intervalles, le malade est fort bien. Peu à peu les accès deviennent plus fréquens et plus graves, et enfin, ils se terminent tout d'un coup par une mort subite. C'est aussi la terminaison de presque toutes les palpitations longues, et qui résistent aux antispasmodiques, sans produire d'hydropisie.

Causes. A. Une affection organique du cœur, ou des gros vaisseaux, de nature à gêner, ou déranger la circulation, telle que

1.° La *dilatation* de ces organes, ou de leurs cavités. Cette dilatation est quelquefois énorme.

2.° L'ossification de quelque partie de l'aorte, ou de sa crosse, ou des valvules sémilunaires, ou du cercle tendineux qui fait la base des valvules tricuspidales (1).

(1) On a aussi beaucoup parlé depuis quelques années de l'ossification des artères coronaires que le Dr. Parry, médecin Anglois, regarde comme étant constamment la cause de l'*angina pectoris*. (Voyez les *Recherches sur les symptômes et les causes de la syncope angineuse*, traduites de l'Anglois par le Dr. Matthey de Genève. Paris 1806). J'ai vu en effet des malades atteints de cette maladie, à l'ouverture desquels on a trouvé les artères coronaires ossifiées. Mais on ne peut guère envisager cette ossification que comme l'effet plutôt que la cause de la maladie; car on voit quelquefois des malades qui ont très-décidément tous les symptômes qui la caractérisent, et qui pourtant se guérissent par les antispasmodiques. Et d'un autre côté l'on voit quelquefois les artères coronaires ossifiées, à la suite de maladies qui n'ont présenté aucun des symptômes de l'*angina pectoris*. En voici un exemple qui m'a été communiqué en dernier lieu par M. le Dr. Aubert. Un homme, âgé de 54 ans fut atteint, il y a 15 mois, d'une pleurésie, qui se termina par une vomique. Il cracha pendant quelque tems et par accès beaucoup de pus. Ces accès diminuèrent peu à peu d'intensité et de fréquence. Il parut guéri pendant six mois; mais alors la toux et les crachats purulens recommencèrent. Il tomba dans le marasme, et mourut au bout de six autres mois. — A l'ouverture, on trouva le poumon droit parfaitement sain; mais du côté gauche, une énorme vomique,

5.^o Des *concrétions polypeuses* dans le cœur ou les gros vaisseaux. Ces concrétions se forment souvent après la mort. Mais si elles font

contenant plus de trois pintes de pus, et qui s'étendoit depuis le haut de la poitrine jusques sur le diaphragme, avoit extrêmement rétréci le poumon. Les deux artères coronaires se trouvèrent cartilagineuses dans toute leur étendue et ossifiées en plusieurs points. Cependant le malade n'avoit jamais eu aucun symptôme d'oppression, ni de palpitations. Il a pu jusqu'à l'avant-veille de sa mort marcher sans avoir aucune difficulté à respirer, et il pouvoit faire de suite plusieurs inspirations profondes, sans en éprouver aucun inconvénient. — Je ne regarde donc point l'ossification des artères coronaires comme une cause nécessaire d'*angina pectoris*. Mais je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est pour l'ordinaire un effet assez constant de cette maladie, lorsqu'on ne parvient pas à la guérir; et si avant le Dr. Parry, il n'en a pas été fait mention, c'est peut-être parce qu'on ne la soupçonnoit pas. Une ossification de ce genre ne se trouve guères que lorsqu'on la cherche. Les ouvertures se font souvent avec trop de précipitation pour que l'on puisse affirmer qu'une altération non aperçue au premier coup-d'œil n'existe point. — Il y a quelque temps que j'ai vu périr d'une fièvre catarrhale, une dame qui, depuis bien des années, se plaignoit de palpitations au creux de l'estomac, si fortes et si fréquentes, que ses médecins soupçonnoient beaucoup quelqu'ossification dans le cœur, ou dans les grands vaisseaux. A l'ouverture on n'en trouva cependant aucune, ni dans le cœur, ni dans les artères coronaires, ni à la crosse de

corps avec les solides environnans, il y a lieu de les croire anciennes.

4.^o Un *épanchement* séreux, ou purulent *dans le péricarde*, soit par une disposition générale à l'hydropisie, soit par une irritation inflammatoire ou rhumatismale.

5.^o La *compression de l'aorte* par l'engorgement de quelque organe voisin, tel que le foie, l'estomac, le pancreas, ou par une simple accumulation de matières fécales dans le colon.

Toutes ces causes peuvent produire de fréquentes syncopes, ou des palpitations, ou ce qui est plus ordinaire, une grande fréquence habituelle dans le pouls, sans aucune autre irrégularité. Mais aucun de ces symptômes ne peut jamais donner la certitude d'une affection organique. Car ils sont souvent produits par

B. Une *cause irritante*, agissant

1.^o Ou sur un organe éloigné, comme les vers et particulièrement le ténia, la goutte, etc.

2.^o Ou sur le *système nerveux* en général, comme les affections de l'ame, les grandes

l'aorte; mais en examinant cette artère et ses ramifications au-dessous du diaphragme, nous trouvâmes des ossifications bien caractérisées aux embouchures de l'artère cœliaque, et des artères mésentériques. Si on ne les eût pas cherchées, on auroit pu croire qu'il n'en existoit point.

évacuations, et toutes les causes d'hystérie, ou de convulsion.

Traitement. On ne peut considérer les maladies du cœur comme susceptibles de guérison qu'en tant qu'elles ne tiennent pas à une cause organique; et alors elles rentrent dans la classe des maladies convulsives, pour la guérison desquelles, après avoir écarté les causes occasionnelles ou prédisposantes, on a recours aux antispasmodiques. On doit même les employer, lorsque tout annonce la présence d'une affection organique, soit parce qu'on ne peut jamais en avoir la certitude, soit parce que cette affection se combine toujours du plus au moins avec un état de spasme, qui tend à l'aggraver. On doit en même temps chercher par tous les moyens possibles à diminuer l'impétuosité de la circulation; et pour cet effet, outre les antispasmodiques, il faut administrer continuellement au malade de petites doses de nitre fréquemment répétées, lui prescrire un repos absolu, sauf l'exercice à cheval, ou en voiture, et le tenir à un régime antiphlogistique aussi sévère que son tempérament le permettra.

Au moyen de ces précautions long-temps continuées, j'ai vu des maladies de ce genre, qui paroissent décidément incurables, se guérir peu à peu parfaitement. J'en ai vu d'autres

pour le soulagement ou la guérison desquelles les purgatifs irritans combinés avec les amers (N.° 112), ont merveilleusement bien réussi sans qu'il me fût possible de me rendre raison de leur manière d'agir dans ces cas-là. Mais dans l'exercice de la médecine, il ne faut jamais perdre de vue que la nature, le hasard ou l'empyrisme ont quelquefois des ressources inespérées.

2.^d GENRE.*De l'asthme.*

L'asthme est une maladie spasmodique, dont le principal caractère est une grande difficulté de respirer, qui vient tout d'un coup, et par accès plus ou moins longs, dans l'intervalle desquels le malade est parfaitement bien. Ces accès sont pour l'ordinaire précédés la veille d'angoisse dans la région de l'estomac, de quelques symptômes de dyspepsie, de flatulence et même d'un peu d'oppression. Au milieu de la nuit, communément sur les deux heures du matin, le malade se réveille tout d'un coup avec une respiration bruyante, et extrêmement difficile, qui lui fait éprouver un grand besoin d'air, qui est accompagnée d'une toux sèche, et souvent d'un pouls petit, fréquent et irrégulier. Au bout de quelque temps,

il commence à pouvoir cracher un peu; mais d'abord ce n'est qu'une sérosité âcre, qui peu à peu s'épaissit, jusqu'à ce qu'enfin l'expectoration devenant de plus en plus facile, et les crachats plus pituiteux, l'accès se termine. Quelquefois sa durée totale n'est que de quelques heures; mais dans ce cas, il revient plus fréquemment, surtout en hiver. Pour l'ordinaire et surtout en été, l'accès dure trois ou quatre jours, et alors les intervalles sont plus longs.

Les *causes* qui paroissent communément renouveler les accès, sont les passions, les odeurs, l'approche des orages, un changement subit dans la température de l'air, ou dans la direction du vent. Cette maladie est très-difficile à guérir. Elle dure quelquefois toute la vie; et alors les accès deviennent de plus en plus fréquens; les intervalles moins nets et moins lucides; l'expectoration dure d'un accès à l'autre avec plus ou moins d'oppression; celle-ci devient enfin continuelle, et la maladie se termine ou par un catarrhe mortel, ou par la phthisie, ou par l'hydropisie de poitrine. Je l'ai cependant guérie quelquefois; et les *remèdes* qui m'ont le mieux réussi, sont: 1. pendant l'accès, l'alkali volatil, l'assa foetida, les préparations de squille, la gomme ammoniacque, les

fleurs de benjoin (N.^o 113), le tartre émétique, l'ipécacuanha et les vésicatoires. J'ai vu aussi la mastication du tabac avoir de très-bons effets.

2. Dans les intervalles, le camphre en doses graduellement augmentées, le cresson des prés (N.^o 114), le marrube, la camphrée, les fleurs de benjoin, le kermès minéral, les pilules de Bacher, le changement d'air, et le miel en grandes doses.

On ne voit pas bien fréquemment dans ce pays l'asthme spasmodique, tel que je viens de le décrire, mais on voit souvent des malades avoir une *disposition asthmatique* qui se combine habituellement avec quelque maladie chronique de la poitrine, telle que le catarrhe, ou la phthisie. Les remèdes que je viens d'indiquer peuvent dans ces cas là être occasionnellement combinés avec ceux qu'exige la maladie principale. Depuis quelques années j'ai employé avec quelque succès dans des cas de cette espèce l'eau oxigénée.

5.^o GENRE.

De la coqueluche.

La *coqueluche* (*Pertussis*) est une maladie épidémique et contagieuse qui attaque surtout les enfans, et qui se manifeste d'abord comme un catarrhe, dans lequel au bout de quelques jours la fièvre cesse, et la toux

ne revient plus que par accès, mais précipitée, convulsive, et avec tant de violence, qu'il semble que le malade est sur le point d'étouffer. Quand il retire sa respiration, l'air qui se précipite dans ses poumons fait un bruit aigu, son visage devient rouge et livide, et ses yeux se gonflent, tous les muscles de la face, du col, du gosier et de la poitrine se contractent, les vaisseaux du nez, de la gorge, des yeux même, se rompent souvent, et il rend du sang par le nez, par la bouche, par toutes les ouvertures de la tête. Dans le sentiment d'angoisse qui le presse, il s'accroche à tout ce qui se trouve à sa portée, pour augmenter la force des secousses par lesquelles il tâche d'expectorer un amas de glaires, qu'il rend enfin, moitié par le vomissement, et moitié par la toux. Alors l'accès finit tout d'un coup, et le malade reprend à l'instant même sa gaieté et son visage naturel. Peu à peu les accès s'éloignent, et deviennent moins fréquens. Sur la fin de la maladie, l'enfant n'en a plus que lorsqu'il fait quelque mouvement brusque, lorsqu'il court, qu'il pleure ou qu'il rit; enfin ils cessent entièrement.

La durée ordinaire de la maladie est de quatre mois. Souvent elle se prolonge fort au-delà; souvent encore elle dégénère en phthi-

sie, ou en fièvre lente; mais pour l'ordinaire, on parvient à l'abréger beaucoup par le régime et les remèdes.

Le *traitement* qui m'a le mieux réussi consiste à donner au malade un léger vomitif d'ipécacuanha, de deux jours l'un, trois fois de suite; après quoi j'emploie l'extrait de ciguë en doses graduellement augmentées, délayé dans de l'eau de roses, et combiné sur la fin de la maladie avec le kina. Je recommande un régime sec; et autant d'exercice que le malade peut en supporter sans fatigue, particulièrement par gestation. — J'ai vu de bons effets d'un remède vanté autrefois par Willis, qui est de conduire tous les jours le malade pendant une heure ou deux dans un moulin en mouvement. — Enfin dans des cas opiniâtres, le changement d'air réussit fréquemment, tant de la campagne à la ville, que de la ville à la campagne (1).

(1) M. Autenrieth a conseillé en dernier lieu un autre remède que je crois devoir consigner ici, parce que quoique je n'en aie pas encore beaucoup d'expérience, je l'ai pourtant vu réussir dans un ou deux cas, et qu'il peut avoir son application dans ceux où l'on ne peut en administrer d'autres, comme cela arrive souvent avec les petits enfans. C'est une pommade composée de cinq parties de tarte sibié, et seize de graisse.

Au reste, il faut remarquer que quoique les remèdes guérissent ou soulagent quelquefois sur-le-champ, pour l'ordinaire cependant ils ne font qu'accélérer le cours de la maladie, qui paroît même aller en augmentant sous leur influence. Mais sa durée totale est par là fort abrégée, et réduite pour le moins de quatre mois à six semaines.

III.^o FAISCEAU.

Des Spasmes qui intéressent les fonctions naturelles.

Les principales maladies spasmodiques qui affectent les organes de nos fonctions naturelles, sont la *colique*, la *diarrhée* et le *cholera morbus*. Ces trois maladies ont entr'elles le plus grand rapport.

On en prend trois fois par jour la grosseur d'une noisette pour en frotter l'estomac du malade, jusqu'à ce qu'elle soit bien imbibée. Après quelques frictions, il se manifeste de petits boutons vésiculaires, semblables à ceux de la petite vérole volante. Ces boutons suppurent et se convertissent en croûtes; ce qui n'empêche pas de continuer les frictions, jusqu'à ce que par la chute des croûtes, il se forme de petits ulcères, qui se guérissent spontanément, ou à l'aide de lavages faits avec une forte décoction de ciguë. Voyez la *Bibl. médicale*, Tom. XXIV, p. 276.

1.^{er} GENRE.*De la colique.*

La *colique* est un spasme des intestins, qui se manifeste par des douleurs dans le ventre accompagnées de vomissemens ou de nausées, et pour l'ordinaire de constipation. La principale circonstance à considérer pour le traitement, est la cause occasionnelle; et cette considération donne lieu à un grand nombre d'espèces différentes, parmi lesquelles les plus fréquentes sont, 1. la *colique venteuse*, 2. la *colique stercorale*, 3. la *colique vermineuse*, 4. la *colique vénéneuse*, 5. la *colique catarrhale*, 6. le *miserere*. Les autres peuvent se rapporter à la diarrhée.

1.^o La *colique venteuse* a pour cause l'incarcération de l'air entre deux parties contractées des intestins, d'où il résulte un gonflement douloureux, qui pour l'ordinaire attaque successivement plusieurs parties du canal alimentaire et ne cesse que lorsque l'air s'absorbe et perd son élasticité, ou qu'il s'échappe avec bruit par le haut ou par le bas. Ce gonflement est quelquefois court et passager, mais quelquefois aussi, long et opiniâtre, au point de dégénérer en une *tympanite*; l'intestin qui a pâti devient communément plus foible et

plus incapable de contenir l'air qui le traverse, ce qui donne lieu à de fréquentes rechutes.

Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont, les boissons chaudes et carminatives, telles qu'une infusion de melisse, de camomilles, de menthe, d'anis vert ou étoilé, l'application soutenue de linges, de flanelles, ou, ce qui vaut encore mieux, de tuiles bien chaudes sur le ventre, les noix de Galles données à la manière du Dr. Durand de Dijon (N.º 115), et l'alun recommandé par le Dr. Percival de Manchester (N.º 117). J'ai aussi vu de bons effets des lavemens secs, par lesquels on pompe l'air des intestins au lieu de l'y injecter, et de la poussière de charbon, donnée à l'intérieur par cuillerées à café. — Les meilleurs prophylactiques sont le régime et un long usage d'une infusion de noix de Galles (N.º 116). Les bains froids, les amers, les toniques et surtout de petites doses de rhubarbe sont aussi très-convenables.

2.º La *colique stercorale* est un gonflement douloureux de la totalité des intestins, en conséquence de l'accumulation des matières fécales, accumulation qui fait aussi quelquefois dégénérer en tympanite cette espèce de colique comme la précédente. Les lavemens sont pour l'ordinaire insuffisans. Le seul moyen de

guérison à employer est l'évacuation des matières par des purgatifs, tels que l'extrait cathartique (N.º 118) ou l'huile de ricin. Si les matières sont accumulées dans le rectum, on peut quelquefois les extraire mécaniquement, en curant l'intestin par le moyen d'une cuiller. La précaution la plus essentielle pour prévenir les rechutes, est de tenir constamment le ventre libre par des laxatifs, tels que les aloëti-ques, ou de petites doses d'huile de ricin, de magnésie, de crème de tartre, etc. J'ai vu des cas où tous ces remèdes se trouvant inutiles, des moyens très-simples, et en apparence très-insignifiants, tels qu'un peu de sucre de lait, une ou deux tasses de café à la crème, ou seulement l'habitude de se présenter tous les jours à la garderobe à la même heure, ont parfaitement bien réussi.

3. *Colique vermineuse*. Rien n'est plus rare à Genève que ces fièvres vermineuses aiguës ou chroniques, qui paroissent avoir pour principale cause un grand amas de vers dans les intestins, fièvres très-communes en d'autres pays, et qui se manifestent même quelquefois avec un caractère épidémique, dans les campagnes de notre Département, mais ne pénètrent jamais dans la ville; nous voyons fréquemment à la vérité des vers dans les maladies aiguës, telles

que les fièvres, et particulièrement dans l'hydrocéphale; mais alors ils sont isolés, ne paroissent avoir aucune part à la production de la maladie, dont ils sont plutôt l'effet que la cause, et leur expulsion ne soulage que peu ou point le malade. Hors de là les vers ne produisent guères que des douleurs de colique, accompagnées d'accidens nerveux plus ou moins graves, mais jamais mortels.

Nous en connoissons trois espèces, *a.* le *Tænia*, *b.* les *Lombrics* et *c.* les *Ascarides*.

a. Le *Tænia* est un ver plat comme un ruban, long de plusieurs aunes, composé d'anneaux parfaitement semblables, qui tous ont un suçoir, et qui en se rapetissant peu à peu, se terminent d'un côté par un fil délié, à l'extrémité duquel se trouve un petit bourrelet, qu'on appelle la tête de l'animal. On en connoît un grand nombre d'espèces. La plus ordinaire à Genève et en Suisse, quoique fort rare ailleurs, est le *Tænia lata* de Linnæus, dont les anneaux sont plus larges que longs, et qui porte ses stigmates ou suçoirs, au centre de chaque anneau, et non pas sur les bords. Il est si fréquent chez nous qu'au moins le quart des habitans l'a, l'a eu ou l'aura. Les symptômes qu'il produit sont des gonflemens dans différentes parties du ventre, des selles irrégulières,

des nausées, des vertiges, des palpitations, des cris et des soubresauts pendant la nuit, de la cardialgie, des défaillances, etc.; mais soit qu'aucun de ces symptômes n'annonce bien sûrement son existence, soit que ce ver ait la faculté de résister à tous nos remèdes, lorsqu'il n'est pas malade, on ne réussit à l'expulser que lorsque, par une maladie qui lui est propre et qui paroît augmenter beaucoup son irritabilité, il se déchire, et qu'il en passe des fragmens plus ou moins longs dans les selles. Si l'on saisit ce moment pour administrer le remède, et que le malade puisse le supporter, ce remède, tel que je l'ai modifié en 1776, ne manque jamais, et fait presque toujours rendre le ver en peloton sans aucun inconvénient. Il suffit d'administrer au malade trois gros de racine de fougère mâle en poudre, délayée dans cinq à six onces d'eau, ou incorporée en bols avec quelque syrop, et par dessus, deux onces d'huile douce de ricin, donnée par cuillerées à soupe de demi-heure en demi-heure, dans du bouillon.

Ce remède ne réussit qu'imparfaitement pour l'expulsion du ver *cucurbitain*, qui heureusement est chez nous aussi rare qu'ailleurs, et qui diffère des autres espèces de *tænia*, en ce que ses anneaux plus longs que larges se deta-

chent très-facilement les uns des autres, sous la forme de pepins de courge, et ont leur sucoir sur les bords. Je n'ai jamais eu le bonheur de l'expulser en entier, non plus qu'une autre espèce de *tænia* fort étroit, et à stigmates latéraux (*tænia vulgaris*), qu'on voit quelquefois, et qui paroît différer du cucurbitain, en ce que ses anneaux se détachent plus difficilement les uns des autres, et n'ont pas, comme ceux du cucurbitain, une vie indépendante de la grande chaîne qui constitue l'animal entier. L'huile de ricin m'a cependant paru plus efficace que les autres purgatifs pour faire disparaître ces vers sans les expulser (peut-être en les tuant); et j'ai aussi obtenu cet effet d'un électuaire composé de miel et de poussière d'étain, à la manière du Dr. Alston (N.° 119).

b. Les *Lombrics* sont des vers longs et ronds, pointus par les deux bouts, semblables en apparence aux vers de terre, dont ils diffèrent cependant par leur sstructure. Les enfans y sont beaucoup plus sujets que les adultes. Ces vers s'engendrent très-facilement, puisqu'on en voit souvent d'isolés dans des maladies accidentelles. Les symptômes qu'ils produisent sont la pâleur du visage, la démangeaison au nez, le gonflement de la lèvre supérieure, une grande irrégularité dans l'appétit et dans les selles, des

grincemens de dents pendant la nuit , un sommeil agité et interrompu par des soubresauts , et quelquefois des accès de fièvre irréguliers. Les meilleurs remèdes pour les expulser sont la *mousse de mer* , en syrop ou en infusion (N.^{os} 120 et 121), et le *semen contra* (*artemisia santonicum* appelée dans ce pays *grenette*), en poudre, ou en infusion (N.^o 122), suivis de quelque purgatif ou administrés en même temps.

c. Les *Ascarides* sont de très-petits vers blancs, pointus par les deux bouts, et de la longueur d'une petite épingle. Ils se logent aux environs du fondement, et y occasionnent de grandes démangeaisons. Souvent aussi ils donnent de vives douleurs de colique. Ils se reproduisent avec une grande facilité, particulièrement si l'on mange du fromage, et l'on a beaucoup de peine à les détruire. Ce qui m'a réussi le mieux, c'est de fréquentes doses d'huile de ricin.

4. *Colique vénéneuse*. Les poisons végétaux donnent souvent des douleurs de colique, mais avec diarrhée. C'est pourquoi je les range dans le genre suivant. Les poisons minéraux, tels que l'arsenic, le sublimé, etc. en produisent souvent aussi de très-vives, mais avec inflammation. Il en a été question dans l'article

des *Enteritis*. Le poison que j'ai principalement en vue dans cette espèce, c'est le plomb qui, soit qu'on le prenne à l'intérieur dans du vin frelaté, soit qu'on le manie trop fréquemment, et trop imprudemment, dispose presque toujours à de grandes douleurs dans le ventre, qui reviennent par accès et sont accompagnées d'une constipation opiniâtre. C'est ce qu'on appelle la *colique des peintres*. Elle a ceci de particulier, c'est qu'elle produit à la longue une foiblesse paralytique des extrémités, et surtout aux poignets. Cette maladie est heureusement assez rare à Genève. Je l'ai cependant vue quelquefois, particulièrement chez les polisseurs d'acier qui se servent d'un laminoir de plomb, sur lequel ils appuyent fortement avec le doigt la pièce d'acier qu'ils veulent polir, pendant que la roue tourne. Il m'a paru que le danger de ce métier ne vient pas précisément de ce contact, mais de ce que l'artiste porte fréquemment son doigt à la bouche pour l'humecter et le rafraîchir. Car les accidens ont cessé lorsque par mon conseil il a eu la précaution d'avoir à côté de soi, dans ce but, un verre d'eau ou une éponge mouillée. Quoiqu'il en soit, la colique des peintres se traitoit autrefois à Paris par le tartre stibié, et par des purgatifs irritans. Je n'ai jamais employé cette méthode, qui a été fort

blâmée par le Dr. Tronchin ; mais je n'ai pas assez d'expérience de la maladie pour rien prononcer sur le meilleur traitement à suivre. Celui que j'ai adopté , et qui m'a fort bien réussi dans le petit nombre de malades que j'ai vus , consiste à les purger fréquemment avec de l'huile de ricin , et à leur faire prendre dans les intervalles de la valériane et des bains froids.

5. La *colique catarrhale*, qui est de beaucoup la plus fréquente , est comme les affections qui portent ce nom , produite par une transpiration arrêtée en conséquence du froid ou de l'humidité. Elle se guérit comme ces affections par les boissons chaudes , adoucissantes et légèrement diaphorétiques , telles qu'une infusion de sureau avec de la confecti-
 tion , de l'eau de riz , des émulsions , des mucilagineux , en y ajoutant l'application des linges ou des flanelles chaudes , les fomentations et les lavemens adoucissans. Les anodins sont souvent très-convenables. — Les prophylactiques sont aussi , comme dans le catarrhe , de bons habillemens , et une attention soutenue à se garantir du froid et de l'humidité , surtout aux pieds. Il faut aussi éviter soigneusement la constipation.

6. Le *miserere* est une maladie formidable qui se manifeste par les plus violentes douleurs

de colique, accompagnées d'un extrême accablement, avec beaucoup d'angoisse, et des vomissemens continuels, mais sans fièvre. C'est ce qui les a fait distinguer des coliques inflammatoires, quoiqu'elles soient encore plus promptement mortelles, puisque pour l'ordinaire le malade périt en moins de vingt-quatre heures. A l'ouverture, on trouve communément une partie des intestins sphacélée d'une gangrène noire et livide, comme dans les maladies inflammatoires, ou grise et sans aucune apparence de phlogose. On trouve souvent encore l'estomac et les intestins troués, et les boissons, les alimens, quelquefois même des vers et des matières fécales épanchées dans le bas-ventre, ce qui accélère la mort. Cette maladie est souvent produite par les mêmes causes que les espèces précédentes. Souvent elle paroît tenir à un principe de goutte ou de rhumatisme. Souvent encore elle n'a aucune cause assignable, et je l'ai vue survenir sans qu'il fût possible de concevoir pourquoi, et avec des caractères également fâcheux, tantôt au sein de la plus brillante santé, tantôt au milieu de fièvres bilieuses dans lesquelles le malade avoit été pendant plusieurs jours à la diète, et n'avoit commis aucune imprudence.

Quant au traitement, le danger est si grand

et si pressant, qu'on ne sauroit trop accumuler ici tous les moyens de guérison, les bains, les fomentations, les émulsions, les laxatifs doux et sûrs, tels que l'huile de ricin, les anti-émétiques, tels que les saturations salines, les lavemens, les vésicatoires, et surtout le kina. On ne trouve communément aucun moment de la maladie où la saignée soit admissible, parce que les symptômes de gangrène rendent dès le commencement l'accablement extrême. S'il y a lieu à quelque évacuation de ce genre, ce ne peut être que par les sangsues.

2.^d GENRE.*De la Diarrhée.*

La *diarrhée* est souvent une modification de la colique, produite par les mêmes causes, et accompagnée des mêmes douleurs. Souvent aussi elle subsiste comme symptôme ou suite d'une autre maladie, telle que les fièvres continues, les maladies éruptives, les hémorrhoides, la dysenterie, la dyspepsie, la phthisie, etc. souvent encore elle tient à une affection organique des intestins, ou des organes voisins, ou à l'abondance de la bile ou des mucosités qui tapissent le canal alimentaire, et que l'irritation résout en une sérosité âcre. En un mot, la diarrhée n'est presque jamais une

maladie idiopathique, mais comme symptôme elle exige souvent un traitement particulier, et mérite plus d'attention que le fond du mal.

Il importe de l'envisager relativement à ses causes prochaines, et sous ce point de vue j'en distingue trois espèces, selon qu'elle dépend, *a.* du resserrement des intestins; *b.* de leur irritation, ou *c.* de leur atonie.

a. Dans la première on peut ranger toutes les diarrhées qui dépendent d'un rétrécissement dans le canal des intestins, produit par quelque spasme antérieur, ainsi que celles qui tiennent à leur compression par quelque tumeur voisine. Ici les matières sont souvent aplaties comme un ruban. — Les remèdes sont inutiles dans ces maladies; mais elles se guérissent quelquefois à la longue par une grande attention à éviter toutes les causes d'irritation ou de relâchement, et par un régime sec, propre à faire des matières dures qui dilatent peu à peu l'intestin.

b. Dans la seconde espèce, on peut ranger,
1. toutes celles qui tiennent à des poisons, tels que des purgatifs violens, de mauvais champignons, etc. Celles-ci n'exigent qu'une boisson abondante, pour délayer le poison et diminuer par là son activité, ou si l'on est à temps d'en débarrasser l'estomac, un émétique doux;
2. celles qui viennent de la surcharge des in-

testins par une indigestion, ou par l'accumulation des matières fécales. Une boisson chaude, abondante, et légèrement aromatisée, telle qu'une infusion de mélisse ou de camomilles, est ici le principal remède; et si après la cessation de la diarrhée, il reste des symptômes de saburre, la rhubarbe complétera l'évacuation; 5. celles qui tiennent aux vers, et qui se traitent comme les coliques vermineuses; 4. celles qui tiennent au froid ou à l'humidité. Ce sont les plus fréquentes. Je les traite avec succès par l'ipécacuanha, la corne de cerf (N^{os}. 123 et 124), les émulsions et les anodins en petites doses; 5. celles qui tiennent à une surabondance habituelle et chronique de bile, qui se corrige par les sucres d'herbes, la limonade et les fruits rouges; 6. à un engorgement hémorroïdal, qui demande aussi des sucres d'herbes, et l'application réitérée des sangsues; ou 7. enfin, à une irritation éloignée, telle que la dentition. Les adoucissans, les mucilagineux, les bains tièdes et les absorbans, sont ici les meilleurs remèdes.

c. Dans la troisième espèce, je range; 1. les *diarrhées colliquatives*, qui terminent presque toujours les fièvres lentes; 2. celles qui surviennent par épuisement dans la convalescence d'une maladie longue; 3. celles qui suc-

cèdent à une diarrhée d'irritation, long-temps prolongée, lorsque les douleurs ont cessé. Les anodins, les styptiques et les toniques, tels que l'opium et la rhubarbe en petites doses, le cachou, le diascordium, la décoction de glands grillés, la noix de Galles, la teinture de corail (N.° 125), etc. joints à un régime sec et nourrissant, à un exercice proportionné aux forces du malade, et à des boissons légèrement astringentes, sont dans ces dernières espèces de diarrhée les remèdes les plus convenables.

5.° GENRE.

Du Cholera morbus.

Le *Cholera morbus* ou *trousse-galant*, est une maladie d'été qui ne se manifeste guères que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et qui survient tout d'un coup par des vomissemens, des douleurs de colique, et une diarrhée tellement précipitée que le malade se laisse souvent aller sous lui, d'autant plus que la maladie est accompagnée d'une extrême prostration de forces et de violentes crampes dans les gras de jambes. L'accablement est tel que le malade pâlit, son pouls devient petit, irrégulier et presque nul. Il paroît mourant. Cependant, la maladie n'est mortelle pour

l'ordinaire que lorsque quelque accident la prolonge et la fait dégénérer en fièvre maligne. Communément au bout de quelques heures la violence des symptômes diminue et le malade se guérit dans l'espace de quelques jours.

Le traitement qui m'a le mieux réussi consiste à donner d'abord un julep composé d'une saturation éthérée et succinée, dans laquelle on délaie de la confection d'hiacinthe (N.º 126.). On administre en même temps au malade une grande abondance d'eau de poulet : on le nourrit de panades; et sur la fin de la maladie, lorsque les symptômes sont bien dissipés, on le purge deux ou trois fois avec quelque préparation de rhubarbe. Si la maladie se prolonge, et prend le caractère d'une fièvre maligne, on la traite comme telle par les toniques, mais sans perdre de vue que sa cause principale est une surcharge de bile fort âcre, qui exige toujours des boissons abondantes et douces, et des purgatifs astringens, tels que la rhubarbe.

Les champignons et autres poisons végétaux produisent quelquefois des symptômes analogues à ceux du choléra et qui se traitent de même.

IV.^e ORDRE. (*Vesaniae.*)*Des maladies de l'Ame.*

Les maladies de l'ame qui forment le 4^{me}, ordre des Neuroses ou maladies nerveuses, sont : 1. *l'imbécillité (amentia)* ; 2. la *mélancolie (melancholia)*, qui n'est qu'une folie partielle, et 3. la *folie complète (mania.)*

Toutes ces maladies, quoique très-différentes les unes des autres, ont entr'elles de grands rapports et surtout celui-ci, c'est qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer ici une ligne de démarcation bien prononcée entre l'état de santé et l'état de maladie ; en sorte que de quelque manière qu'on définisse l'imbécillité ou la folie, et quelque sage qu'on puisse supposer un homme, il se trouvera toujours compris dans la définition, susceptible d'être affecté d'une manière bizarre par certains objets extérieurs, manquant à quelques égards de jugement, égaré par ses passions à d'autres. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile que de décider en justice si un homme est imbécille ou fou ; et souvent dans les procès de cette espèce, les mêmes traits ont été cités de part et d'autre pour prouver la réalité ou la non-existence de ces maladies. C'est pourquoi c'est au moraliste à les suivre dans le

cours ordinaire de la vie. Ce n'est que dans leurs degrés extrêmes qu'elles sont du ressort de la médecine. Laissant donc de côté toute distinction subtile entre l'état de santé et l'état de maladie, et sans perdre le temps à les bien définir, ni même à les décrire exactement, je me borne aux caractères suivans,

1.^{er} GENRE.*De l'Imbécillité (Amentia.)*

L'*Imbécillité*, est cet état de l'ame dans lequel elle est incapable de comparer les objets entr'eux, d'en saisir les rapports, et d'en tirer des conséquences. Cet état est pour l'ordinaire accompagné de la perte, de la privation, ou d'un grand affoiblissement de la mémoire. Il peut être produit par plusieurs causes très-différentes; il importe pour le traitement de les considérer séparément. 1. C'est souvent une *maladie de naissance*, dans les pays surtout où il y a beaucoup de goîtres (1). Les enfans nés imbécilles s'appellent des *Crétins*. Il y en

(1) Ce n'est pas cependant qu'il y ait aucun rapport direct entre l'imbécillité et le goître; éar on voit beaucoup d'imbécilles qui n'ont point de goître, et beaucoup de goitreux qui sont bien éloignés d'être imbéciles. Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et arts.* vol. XXXIV. p. 376.

a peu à Genève, et on les considère comme incurables. 2. Une seconde cause de l'imbécillité, c'est la privation de l'ouïe. Les *sourds de naissance* paroissent fréquemment imbécilles, et l'on ne peut douter que souvent ils ne le soient réellement jusqu'à un certain point; car, privés comme ils le sont de toutes les occasions de s'instruire, d'apprendre une langue et d'étendre leurs idées par la conversation, il est moralement impossible que leurs facultés intellectuelles ne s'abâtardissent beaucoup par le manque d'exercice. Comment enseigner quelque chose à un enfant qui n'entend rien? Cependant on a trouvé ce précieux secret, et depuis cette belle découverte, l'expérience nous a prouvé que lorsqu'un instituteur habile a donné aux sourds toute l'éducation dont ils sont susceptibles, leurs facultés morales et rationnelles sont pour le moins égales à celles des autres hommes (1). Ce n'est donc que lorsqu'on a

(1) Nous en avons un exemple frappant à Genève dans la personne d'une respectable mère de famille, qui, sourde de naissance au point de ne pas entendre les bruits les plus forts, a cependant appris, dès la plus tendre enfance, non-seulement à lire, à écrire et à chiffrer, aussi bien que qui que ce soit, mais encore à comprendre parfaitement par le mouvement des lèvres

négligé de leur procurer cet avantage qu'ils deviennent imbécilles. 3. La *vieillesse* émousse toujours du plus au moins la sensibilité et rend les opérations de l'esprit plus difficiles. Quand ces effets sont exagérés, ils vont jusqu'à produire une imbécillité complète et incurable. C'est ce qu'on appelle, *tomber dans l'enfance*. 4. Une quatrième cause d'imbécillité, c'est une *maladie antécédente*, particulièrement si elle affecte le cerveau d'une manière spéciale. C'est ainsi qu'on voit assez fréquemment les personnes convalescentes d'une fièvre continue, surtout si elle a eu des caractères de malignité, perdre la mémoire, et tomber par cette raison dans une imbécillité plus ou moins complète. J'en ai vu un exemple à la suite d'une fièvre bilieuse très-grave, dans laquelle cependant la tête n'avoit point été affectée. J'ai vu même de simples fièvres tierces assez légères produire cet effet. Mais on l'observe beaucoup plus fré-

tout ce qu'on lui dit, et à parler elle-même d'une manière très-intelligible pour ceux qui sont accoutumés au son de sa voix, qu'elle ne peut cependant modifier comme nous, parce qu'elle ne s'entend pas. Aussi le Gouvernement de notre République (car c'étoit avant notre réunion) crut-il devoir honorer le talent et les succès de l'habile instituteur (M. Ulric de Zurich), qui l'avoit ainsi rendue à la société, par une médaille frappée à cette occasion.

quemment dans les convalescences de maladies nerveuses, telles que l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie et l'hydrocéphale. Cette espèce se guérit pour l'ordinaire à la longue, soit par un régime fortifiant, soit par les antispasmodiques et les toniques, tels que la valériane et le kina. Quand elle est incurable, c'est parce qu'elle tient à une affection organique produite par la maladie. Car, 5. toutes les *causes de compression* dans le cerveau, telles que les tumeurs fongueuses, l'accumulation de sérosité ou de matière gélatineuse entre les membranes, la dilatation extrême des artères ou des veines, affection qui dans d'autres circonstances peuvent produire l'apoplexie, la paralysie, l'hydrocéphale, peuvent aussi produire l'imbécillité. Dans ces cas-là, le mal commence par un affoiblissement sensible de la mémoire et va graduellement en augmentant jusqu'à l'imbécillité la plus complète; et alors la maladie se complique pour l'ordinaire d'affections épileptiques, qui aboutissent enfin à une mort subite. Cette espèce d'imbécillité est absolument incurable. Mais il est souvent difficile de la distinguer des suivantes: 6. Toutes les causes de *spasme* qui agissent puissamment sur le système nerveux, produisent quelquefois l'imbécillité. Telles sont les grandes passions, la peur, la

terreur, les fortes contractions d'esprit, et finalement les poisons, parmi lesquels celui dont nous sommes le plus fréquemment appelés à voir les tristes effets, est l'abus du vin et des liqueurs spiritueuses. Toutes ces causes, dis-je, produisent tantôt d'autres maladies nerveuses, et tantôt l'imbécillité, sans qu'il soit possible de distinguer à quoi tient cette différence. Leurs effets sont quelquefois susceptibles de guérison par les antispasmodiques et les toniques, et par une attention soutenue à éviter le retour de l'impression nuisible. Mais pour l'ordinaire, lorsqu'elle produit l'imbécillité, celle-ci résiste aux remèdes, et devient plus incurable que d'autres affections nerveuses. 7. Enfin, j'ai vu fréquemment un léger degré d'imbécillité, ou plutôt de perte de mémoire survenir tout d'un coup comme une attaque d'apoplexie ou de paralysie, et en tenir lieu. Dans ces cas-là les sangsues appliquées aux tempes ou au fondement en cas de pléthore, et un grand vésicatoire à la nuque, en y joignant quelque purgatif un peu brusque, manquent rarement de guérir le malade; mais une rechute plus grave est à craindre.

2.^e GENRE.*De la Mélancolie.*

La *Mélancolie* est de toutes les maladies de l'ame la plus commune. C'est un état de déraison qui ne porte que sur un seul objet , qui laisse sur tous les autres une pleine et entière liberté d'esprit , mais qui concentre toutes les facultés de l'ame sur l'objet de la maladie , lequel est toujours d'une nature sinistre ; en sorte que les malades sont presque incapables de s'occuper d'aucun autre sentiment que de celui de la profonde tristesse qui les accable , et qui les rend tellement malheureux que la plupart cherchent à s'ôter la vie et y parviennent souvent. Cette maladie qui porte chez nous le nom de *vapeurs* , est rarement mortelle par elle-même. Je connois un grand nombre de femmes (car elles y sont beaucoup plus sujettes que les hommes) qu'elle a rendues souverainement à plaindre pendant plusieurs mois. Presque toutes se sont guéries. J'en ai vu qui en ont été atteintes pendant 18 mois de suite , quelques-unes même , mais très-rarement , fort au-delà. Communément les attaques ne sont pas à beaucoup près aussi longues , mais les malades sont sujettes à des rechutes plus ou moins fréquentes.

Je distingue dans la pratique deux espèces de mélancolie.

1. La *Mélancolie accidentelle*, qui est produite pour l'ordinaire par des causes morales, telles qu'une passion violente et malheureuse, une grande et irréparable perte, un retour pénible sur soi-même, ou un excès de dévotion, la crainte de l'enfer, les combats de l'incrédulité contre la piété, etc.

Cette maladie attaque indifféremment les jeunes personnes, et celles qui sont avancées en âge. Elle participe plus de la nature de la folie que de l'hypocondrie. Elle est même fréquemment accompagnée non-seulement d'insomnie, mais encore d'accès violents de spasme et de déraison complète, ou au moins de pleurs et de désespoir, tels que les malades deviennent extrêmement à charge à leurs alentours, très-difficiles à gouverner, toujours prêts à se tuer, si on les perd un seul instant de vue, provoquant toujours les conversations sur leur état, et s'irritant des consolations qu'on leur donne, ou si l'on garde avec eux le silence, se plaignant amèrement de l'indifférence qu'on leur témoigne. — Dans cette espèce, indépendamment des moyens moraux de guérison, qui ne sont pas toujours faciles à diriger et qui demandent beaucoup d'adresse, les remèdes qui

m'ont le mieux réussi, sont les bains tièdes alternés avec les bains froids, les antispasmodiques et surtout l'opium en grandes doses.

2. La *mélancolie constitutionnelle* est indépendante des causes accidentelles et étrangères. Ce sont surtout les femmes qui ont atteint l'âge critique qui y sont exposées. Elle tient plus de l'hypocondrie que de la folie ; mais elle en diffère en ce que l'atonie porte moins directement sur l'estomac et les intestins, qui font bien leurs fonctions. Les malades ne sont pas à beaucoup près aussi agités que dans la mélancolie accidentelle. Ils sont tristes et abattus, indifférens à tout, sans courage et dans un état d'apathie qui leur donne le dégoût de la vie, et les rend incapables de prendre plaisir à rien. La maladie est souvent héréditaire ; elle revient périodiquement au bout de quelques mois, et alors l'intervalle des accès est communément marqué par un excès d'activité, de gaieté et d'exaltation qui fait présager le retour de la mélancolie. Elle paroît presque toujours tenir à quelque engorgement dans le système de la veine-porte ; car s'il survient ou une abondante évacuation hémorroïdale, ou un retour des règles, ou même une jaunisse complète et permanente, il arrive assez fréquemment que la mélancolie cesse et ne revient plus. Aussi les

remèdes qui ont le plus de succès sont, l'application réitérée des sangsues au fondement ou à la vulve, les sucres d'herbes légèrement purgatifs et les suppositoires aloétiques. J'ai vu aussi de bons effets dans ces cas-là de l'eau oxigénée, et des oxides métalliques. Mais les voyages et la distraction, quand le malade en est susceptible, ont encore plus de succès que les remèdes, tant dans cette espèce que dans la précédente.

5.^e GENRE.*De la Folie.*

La *Folie* (*Mania*) est un état violent de déraison complète avec exaltation, fureur, défiance très-ombrageuse, une grande force de corps, et souvent plus d'esprit, de mémoire et de saillies heureuses dans les accès que dans l'état de santé. On ne peut pas dire que les fous manquent complètement de jugement; car ils ont de la ruse, de la finesse et de la persévérance. Mais ils voient les objets autrement qu'ils ne sont, et en tirent par là même des conséquences extravagantes. Leurs sensations et leurs appétits sont quelquefois dénaturés au point de manger leurs excréments, de prendre des pierres pour des diamans; quelquefois ils croient voir des phantômes ou en-

tendre des bruits extraordinaires, et ces illusions les font divaguer très-brusquement. Ils sont tous plus ou moins insensibles au froid et à la contagion. Ils ne dorment que peu ou point. Dans les intervalles de fureur, ils paroissent doux et caressans, mais plus ou moins imbécilles. Quand la maladie se termine par la mort, ce qui arrive quelquefois, c'est pour l'ordinaire en se convertissant en une fièvre continue qui prend très-promptement un caractère de malignité. A l'ouverture des cadavres, on trouve presque toujours la substance du cerveau plus dure que dans l'état de santé.

Les causes qui paroissent produire la folie, sont : 1. les mêmes que celles de la mélancolie accidentelle ; 2. la cessation brusque d'une autre maladie, et surtout d'une maladie de la peau, telle que la gale, les dartres, etc. Ces causes produisent indifféremment l'imbécillité, la mélancolie ou la folie. Ces trois maladies se succèdent ou se combinent souvent l'une avec l'autre, et l'ouverture des cadavres présente fréquemment dans les deux premières les mêmes apparences que dans la dernière.

Quant au traitement, si l'on a lieu de croire que la maladie tient à la répercussion de quelque affection cutanée, il faut se hâter de rétablir, à la surface, des foyers d'irritation par

des vésicatoires, des sétons et des cautères, ou même, s'il est possible, rappeler la maladie primitive. C'est ainsi que j'ai réussi une fois à guérir une folie très-rebelle dont une jeune fille de 18 ans étoit atteinte depuis 5 mois pour avoir été guérie trop brusquement, et par des moyens extérieurs seulement, d'une gale abondante. Je la fis coucher dans des draps de galeux. Je rappelai ainsi une éruption générale, et avec elle la raison de la malade; je traitai ensuite la gale méthodiquement et avec succès par des remèdes internes, sans produire aucune rechute de démence; mais l'on n'a cette ressource que dans un petit nombre de cas. Dans les autres, les remèdes qui réussissent le mieux, sont les évacuans les plus actifs, l'opium en grandes doses, et surtout un changement complet dans les habitudes et la manière de vivre du malade, joint à une grande liberté d'agir et de promener, tempérée par des moyens de contrainte en cas d'écarts. Les coups et la terreur ont eu quelquefois des succès; mais l'humanité les réprouve, d'autant plus qu'ils ont souvent aggravé le mal.

Outre l'imbécillité, la mélancolie et la folie, le Dr. Cullen range parmi les maladies de l'ame, le *somnambulisme*. Je n'ai rien vu de parfaitement semblable à ce qu'on en raconte, si ce

n'est dans certaines affections hystériques qui m'ont présenté quelques phénomènes analogues. Mais j'ai vu fréquemment le sommeil provoquer des attaques d'asthme, d'épilepsie, ou d'autres maladies nerveuses, parmi lesquelles il en est une que le Dr. Cullen considère aussi comme une espèce de somnambulisme, c'est le *cochemar* (*ephiattes* ou *incubus*), maladie singulière qui consiste en une sensation de pression extraordinaire sur la poitrine ou sur la tête, survenant tout d'un coup après une heure ou deux de sommeil, et revenant tous les soirs (1).

(1) J'ai vu un cas de ce genre fort extraordinaire et fort opiniâtre. C'étoit un voyageur âgé de 25 à 30 ans, qui ne pouvoit s'endormir dans sa chaise de poste en mouvement, sans être réveillé tout d'un coup au bout de quelques instans par une sensation très-pénible, comme si un poids énorme lui étoit tombé sur le cerveau. Sa tête se courboit en avant sous ce poids imaginaire, il ne pouvoit parler, et tout son corps étoit en même temps saisi d'un tremblement convulsif qui durait assez long-temps. Cela ne lui arrivoit jamais ni lorsqu'il s'endormoit en repos, ni lorsqu'il pouvoit résister au sommeil dans sa chaise. Il falloit la réunion de ces deux circonstances, le mouvement et le sommeil, pour le plonger dans cet état. Mais comme ses affaires l'obligeoient fréquemment à voyager de nuit, il avoit extrêmement à cœur de se guérir. Après avoir essayé inutilement plusieurs autres antispasmodiques, j'eus

J'ai vu encore un grand nombre d'enfans être réveillés toutes les nuits en sursaut par des *songes effrayans*, au point d'être pâles et tremblans long-temps après leur réveil. J'en ai vu un, chez lequel ces symptômes alloient jusqu'à lui donner toutes les nuits un véritable accès de folie, qui duroit une heure ou deux, et pendant lequel l'enfant ne reconnoissoit aucun des objets qui l'entouroient, jusqu'à ce qu'enfin une soupe qu'on lui présentoit dès le commencement de l'accès frappât ses regards. Il la mangeoit avec avidité et se trouvoit aussitôt après parfaitement bien. Dans tous ces cas-là j'ai employé les antispasmodiques et particulièrement les fleurs de zinc avec succès.

III^e. CLASSE.

Des Cachexies.

Les *Cachexies* qui constituent la 3^e. classe des maladies, sont celles dans lesquelles l'apparence extérieure du corps est essentiellement

enfin recours aux pétales du cresson des prés (*Cardamine pratensis*), remède fort recommandé dans l'asthme nerveux, par le Dr. Baker, à la dose de deux à quatre gros par jour; ce remède délivra entièrement mon malade de ses accidens, et lui rendit la faculté, très-précieuse pour lui, de dormir en voyageant, sans en être incommodé.